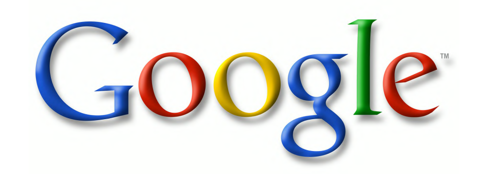
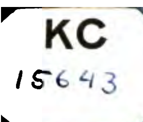

Google



KC
15643
NEDL TRANSFER
HN 3EZX $



LIVRARIA

DE



Nº [redacted]

EST. D. 8

2



28


ANACREON
BION

ANACRÉON,

BION

ET MOSCHUS,

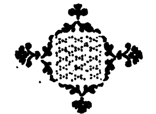
SUIVIS

DE LA VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS,

D'un choix de Pièces de différens Auteurs.

TOME PREMIER.



A PAPHOS;



M. DCC. LXXXV.

VIE D'ANACRÉON.



Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre Sage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

GRESSET.

ANACRÉON, Poëte lyrique, étoit de Téos, ville & port d'Ionie. Il nâquit vers la ſeconde année de la cinquante-cinquième Olympiade, environ cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, à peu près dans le tems que le grand Cyrus commençoit ſa brillante carrière, & que Pyſiſtrate régnoit à Athènes. Les Écrivains varient ſur le nom de ſon père. Après tant de ſiècles écoulés, & au milieu de cette diverſité d'opinions, il eſt preſqu'impoſſible de connoître le véritable : quoiqu'il en ſoit, on en compte ordinairement quatre : Scythinus, Eumélus, Par-

thénius & Ariſtocrite. Sa mère ſe nommoit Éétia.

Il eſt conſtant que la famille d'Anacréon étoit diſtinguée par ſes grandes richeſſes, par ſa vertu, par ſa nobleſſe, & ſur-tout par ſon alliance avec celle de Codrus ; enſorte que notre Poëte étoit parent de Solon, de Dropidas & de Critias. Il n'eſt parvenu juſqu'à nous que fort peu de détails ſur ſa vie. Nous allons expoſer ici ſous les yeux du Lecteur tout ce que nous avons pu recueillir ſur cet objet.

Maxime de Tyr rapporte qu'Anacréon, encore fort jeune, ſe rendit à Mycale, où l'on célébroit une fête en l'honneur de Neptune. Il y avoit ordinairement un concours prodigieux des habitans de toutes les villes d'Ionie, & l'on ſe livroit à la joie & au plaiſir. Anacréon, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, un peu échauffé par les fumées du vin, marchoit en chancelant & en chantant. Une nourrice qui portoit un enfant ſur ſon bras, ſe trouve par haſard ſur ſon paſſage ; il la heurte ſans la voir, la renverſe, & fait au même inſtant des imprécations contre ce jeune

enfant. La nourrice ſe relève ſans aigreur & ſans colère, adreſſe la parole à Anacréon, le conjure de faire dans la ſuite l'éloge de l'enfant qu'il vient de renverſer. Les Dieux exaucèrent ſes vœux. Cet enfant devint dans la ſuite parfaitement beau. Anacréon l'aima beaucoup, & le célébra dans ſes vers. C'eſt Cléobule. Cette Anecdote me paroît ſans vraiſemblance, & abſolument apocryphe.

Polycrate, tyran de Samos, ce Prince voluptueux & Philoſophe, né pour apprécier & honorer les Arts, les Lettres & les talens, voulut attirer à ſa Cour Anacréon. Le Poëte héſite quelque tems; mais entraîné par les grandes qualités de Polycrate, il quitte Abdère, & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande diſtinction, & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque tems après ſon arrivée cinq talens d'or. Anacréon n'ayant pu ſe livrer au ſommeil pendant deux nuits, à cauſe de cette ſomme, la renvoya le lendemain, en prononçant ces mots remarquables : *il faut abſolument mépriſer & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du*

chagrin & de l'inquiétude. Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : *je hais*, lui répondit Anacréon avec une noble franchise, *je hais un présent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du sommeil.*

Polycrate goûtoit la société d'Anacréon, entendoit avec plaisir la lecture de ses Poésies. Il l'admit dans son intimité, & le combla de bienfaits. On prétend que notre Poëte rendit le tyran plus doux, plus sociable, plus humain, & qu'il contribua beaucoup à diminuer son faste & sa hauteur.

Elien rapporte qu'Anacréon fit l'éloge de Smerdias, favori de Polycrate, dont il faisoit les plus chères délices. Le jeune Samien sensible aux louanges du Poëte, le paya de toute sa reconnoissance : Anacréon l'aimoit seulement à cause de son esprit & de la douceur de son caractère. Il n'eut jamais pour lui d'autre attachement. *Que personne au nom des Dieux ne calomnie le Poëte de Téos, & ne l'accuse d'intempérance & d'incontinence* (1) ! Polycrate

(1) Cette vive exclamation est traduite mot pour mot d'après Elien. Ce témoignage est bien

jaloux de cette amitié réciproque, fit impitoyablement couper la belle chevelure du jeune Smerdias, & comme c'étoit son projet, déshonora ce beau Samien, & causa la plus vive douleur à Anacréon : celui-ci dissimula l'injure & son chagrin; se conduisit avec prudence & modération. Il se contenta de composer des vers, mais tournés avec tant d'art que Polycrate n'en fut point offensé.

Personne n'ignore ce que fit Hipparque en faveur d'Anacréon; il lui envoya une galère à cinquante rames, & des présens magnifiques. Ce Poëte demeura auprès de ce Prince environ

---

honorable à la mémoire d'Anacréon. Ce Poëte avoit trop de goût, trop de délicatesse dans l'esprit pour s'être livré à des excès énormes, à une passion honteuse, qui avilit & dégrade l'homme, & le place au-dessous de l'animal. Il a fait l'éloge de Barhylle, de Cléobule, de Smerdias, de Mégiste, quoiqu'il ne ressentît pour eux que de l'amitié; comme il a chanté Bacchus sans s'enivrer. Epicure vivoit sobrement : Horace ne buvoit presque jamais de vin.

Ce que j'avance ici n'est point un paradoxe : le divin Platon donne à notre Poëte le nom de *sage*. Le froid & philosophe Fontenelle dans ses dialogues des Morts, lui fait disputer le prix de la sagesse avec le fameux Aristote, & le Poëte l'emporte sur le Rhéteur.

ſept ans ; il jouiſſoit de tous les avantages & de tous les agrémens ; ſa vie étoit délicieuſe : auſſi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce, à cauſe de la délicateſſe, de la douceur, de l'aménité, de la politeſſe des habitans qui cultivoient & eſtimoient la Poéſie. Pendant ſon ſéjour dans la Capitale de l'Attique, il eut pour amis intimes Polycrate, Hipparque, Pythagore, le Médecin Démocede, Simonide, Chérile & pluſieurs autres grands Hommes.

A l'âge de quarante-quatre ans, Anacréon s'en retourna dans ſa Patrie, quelque tems avant le maſſacre d'Hipparque par Armodius & Ariſtogiton. Il faiſoit ſes délices d'une petite maiſon de campagne, ſituée aux portes de la ville. Il goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre, & admiroit voluptueuſement les charmes toujours renaiſſans de la nature. Sa maiſon étoit dans la plus belle poſition. L'on découvroit la mer Egée, & l'on dominoit en même-tems ſur pluſieurs îles éparſes çà & là dans les environs. Anacréon ſe livroit lui-même aux travaux de la campagne, & préſidoit à ſes vendanges. Il vivoit délicieuſement en Poëte &

en Philoſophe, au milieu de ſon petit héritage; goûtoit le bonheur, & le faiſoit goûter à tous ceux qui l'environnoient.

Anacréon couloit des jours purs & ſereins dans ſa maiſon de campagne, lorſqu'il partit pour ſe rendre à Téos : il n'étoit ſuivi que d'un ſeul domeſtique, & d'un chien très-fidèle. Le domeſtique preſſé par un beſoin, s'éloigna de la grande route, & revint enſuite rejoindre ſon maître. Il oublia de reprendre le ſac qui renfermoit l'argent. Anacréon continue de marcher, ſans s'appercevoir que le chien ne le ſuivoit plus. Arrivé à Téos il ne retrouve point ſon argent, & ne peut terminer ſes affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de ſa maiſon de campagne, &, lorſqu'il paſſoit vis-à-vis de l'endroit où le domeſtique s'étoit arrêté, le chien l'apperçut, accourut au-devant de lui, le conduiſit auprès du ſac, qu'il n'avoit pas quitté d'un inſtant, & expira enſuite, parce qu'il n'avoit pas mangé pendant tout ce tems. Jean Tzetzès rapporte cette Hiſtoire, dont je ne voudrois pas garantir la vérité; mais cette fidélité merveilleuſe du chien, ſa mort tou-

chante, attendrissent. C'est à ce titre que nous avons conservé ce trait singulier.

Anacréon partageoit tout son tems entre les Muses & ses amis. Sans ambition, sans jalousie, il dédaignoit le faste, les cabales, méprisoit la basse flatterie, l'encens des fades louangeurs, ignoroit la médisance, & ne se livroit jamais aux mouvemens de la haine ou de la calomnie. Son ame étoit noble & élevée : il avoit l'esprit enjoué & charmant ; l'imagination riche & fleurie ; le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une très-grande vieillesse. On rapporte que dans ses dernières années il se nourrissoit de raisins secs, & qu'un pepin s'étant arrêté dans son gosier, le suffoqua (1). Le Poëte le plus aimable, & le plus Philosophe, devoit éprouver une mort douce, & finir, pour ainsi dire, par un sommeil court & paisible. Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans.

Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui

(1) On ne peut croire qu'un simple pepin de raisin ait pu étouffer Anacréon. Ce pepin lui causa vraisemblablement une toux violente qui le suffoqua.

éleva un tombeau & une ſtatue à Téos. On trouvoit ſouvent dans ſa Patrie des tableaux, & des médailles qui le repréſentoient. Du tems de Pauſanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes, la ſtatue de ce Poëte, placée à côté de celles de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une phyſionomie fine, délicate, avec une certaine gravité, mêlée d'une douceur aimable, d'une candeur ingénue, d'un calme délicieux. Son extérieur, ſes yeux ſur-tout pleins de feu décéloient la fineſſe de ſon eſprit, la gaieté de ſon caractère, ſon penchant pour l'amour & les plaiſirs : il étoit impoſſible de ne pas aimer Anacréon.

Ce Poëte compoſa des chanſons à boire, des pièces érotiques, des élégies, des hymnes, des épigrammes, des poéſies anacréontiques, ainſi appellées du nom de leur Auteur, un Poëme ſur l'amour d'Ulyſſe pour Pénélope, un autre intitulé le *Songe* : il avoit encore fait des vers ſur la Médecine, &c.

Ses Odes ſeules, & quelques Épigrammes parvenues juſqu'à nous, ſuffiſent pour l'immor-

talifer. Chaque Ode eſt un chef-d'œuvre. La joie, le plaiſir & la volupté préſidoient à toutes les compoſitions de ce Poëte gracieux. Tous ſes vers prouvent qu'il ne conſultoit que ſon cœur & la nature. Les beautés ſimples, naïves, touchantes & voluptueuſes de ſa Poéſie, l'ont fait choiſir pour le peintre de Bacchus & de la Reine de Cythère. Quelle molleſſe inimitable! quelle négligence aiſée, & au-deſſus de l'art! quelle délicateſſe charmante de pinceau! Les ris & les jeux n'ont rien produit de plus parfait. Cupidon & Bacchus dirigeoient tour à tour la main de ce Poëte délicat: les Graces demi-nues broyoient, en riant & en folâtrant, ſes couleurs brillantes, quoique naturelles, & Vénus animoit de ſon ſouffle divin des peintures auſſi délicieuſes. La poéſie d'Anacréon eſt douce, pure, élégante, harmonieuſe: ſes images agréables, voluptueuſes & variées; tout eſt rempli d'idées riantes, de tableaux & de deſcriptions, dont le coloris eſt tantôt ſimple & naturel, & tantôt riche & frappant. La nature ſemble s'y jouer ſans parure & ſans ornement; mais embellie de tous ſes attraits. Les Odes du Chantre de Téos

font femblables à un ruiffeau, dont les eaux pures & argentées coulent avec un doux murmure à travers des prairies émaillées des fleurs les plus fimples & les plus odorantes. Une douce volupté nous enchante, lorfque nous lifons les vers du Chantre mélodieux de Téos.

> *Nec, fi quid olim lufit Anacreon,*
> *Delevit ætas.* HORAT.

Le voluptueux Anacréon eft plus Philofophe qu'on ne fe l'imagine ordinairement. Ses Odes font femées de vérités fublimes fur le mépris des richeffes & de la mort. Toute fa morale eft enjouée & badine: fes allégories font agréables & bien imaginées: il cache fes leçons fous les fleurs: il moralife au milieu des verres, des danfes, des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable & plus fenfé. C'eft un Philofophe charmant qui débite d'excellentes maximes, en cueillant des rofes, & en s'abreuvant d'un vin délicieux avec quelques amis choifis, dont il fait les délices.

« Le ftyle d'Anacréon, dit Gravina, eft fim-
» ple, fans fafte, & fait pour fon génie. Telles
» font fes Odes, dont la négligence eft plus

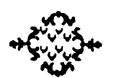
» aimable & plus difficile à faifir que les plus beaux
» ornemens. Il femble que tout ce qu'il dit, ne
» peut, ni ne doit fe dire autrement. Il n'a nulle
» pompe, & l'on ne s'apperçoit pas qu'il en
» manque. Tout femble fortir de fa plume fans
» effort; mais quelque effort que l'on faffe, on ne
» fauroit l'égaler. Il eft vif & aimable fans art;
» plein de favoir fans affaifonnement; fage, mais
» fans apparence de doctrine. Dans fes jeux, fes
» badinages & fes petits contes, il mêle plus de
» morale que ne feroit un autre en fe piquant de
» philofophie. » L'Abbé Batteux s'exprime ainfi
au fujet d'Anacréon : « il étoit favant dans l'art
» de plaire . . . il n'ignoroit pas combien il eft
» important de mêler l'utile à l'agréable. Les
» autres Poëtes jettent des rofes fur leurs pré-
» ceptes pour en cacher la dureté : Lui, par un
» rafinement de délicateffe, mettoit des leçons
» au milieu des fes rofes : il favoit que les plus
» belles images, quand elles ne nous apprennent
» rien, ont une certaine fadeur qui laiffe après
» elle le dégoût; & que fi la fageffe a befoin
» d'être égayée par un peu de folie, la folie, à
» fon tour, doit être affaifonnée d'un peu de

» ſageſſe. » Écoutons maintenant l'Abbé Mallet, « Anacréon ſe rendit célèbre par la délicateſſe » de ſon eſprit, & par le tour aiſé de ſa Poéſie, » où ſans qu'il paroiſſe aucun effort de travail, » on trouve par-tout des graces ſimples & naïves. » Ses Odes ſont marquées à un coin de délica- » teſſe, ou pour mieux dire, de négligence » aimable : elles ſont courtes, gracieuſes, élé- » gantes, & ne reſpirent que le plaiſir & l'amu- » ſement. » On peint très-bien Anacréon dans *les Etrennes du Parnaſſe.* « Les graces riantes, » la douce aiſance, la fécondité, la molleſſe » voluptueuſe, la fraîcheur du coloris, la légè- » reté du pinceau, le ton du cœur, le charme » des ſentimens, tous ces avantages ſe trouvent » réunis dans Anacréon. Il orne la ſageſſe & la » rend aimable. Tout eſt chez lui l'ouvrage de » la nature. L'art, l'eſprit, les vains ornemens » lui ſont inconnus. La ſenſibilité & la tendreſſe » qui régnent dans ſes Poéſies, feront les déli- » ces de tous les âges. Il flatte, il enchante, il » intéreſſe, il touche. On croit voir le délicat » Anacréon ſous un myrte amoureux, le front » couronné de roſes, penché nonchalamment

» ſur les genoux de ſa maîtreſſe, & lui expri-
» mant ſa douce langueur. Le cortège de la
» Déeſſe des Amours folâtre autour des deux
» amans. Vénus leur donne ſa ceinture pour
» unir les fleurs qui naiſſent ſous leurs pas. Plein
» d'une douce ivreſſe, Anacréon touche un luth
» gracieux, & ſes accens paſſionnés coulent
» juſqu'au cœur. » Voici le jugement de M. Poinſinet de Sivry. « Pour moi, ſoit préven-
» tion, ſoit délicateſſe, je me ſuis formé d'Ana-
» créon une idée toute riante. Je me le repré-
» ſente comme un Poëte opulent, un Courtiſan
» agréable, un Philoſophe voluptueux. Heureux
» entre tous les mortels d'avoir ſçu aſſocier la
» ſageſſe aux plaiſirs. La tendreſſe & la gaieté
» étoient le fond de ſon caractère. Ces deux
» penchans, dont l'aſſemblage eſt ſi rare, l'ac-
» compagnèrent juſqu'au tombeau. »

Nous n'ajoûterons rien à tous ces témoignages : ils prouvent l'eſtime ſingulière que l'on a toujours eue pour le Poëte dont nous oſons donner aujourd'hui une nouvelle traduction. Puiſſe-t-on y retrouver quelqu'étincelle du feu qui enflamma le tendre Anacréon, lorſqu'il compoſoit ſes chef-d'œuvres.

Que le ſort d'Anacréon eſt digne d'envie ! Il vécut familièrement avec les perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance, par leur goût & par leur eſprit. Depuis ſa mort ſes Odes ſont les délices de tous ceux qui les liſent : les traductions mêmes de ſes Poéſies ont eu un avantage ſingulier. Madame Dacier dédia la ſienne à M. le Duc de Montauſier, ce Gouverneur ſage, vertueux & éclairé. M. de S*** a dédié ſon Imitation en vers, accompagnée de la traduction de Madame Dacier, au Roi de Pruſſe, ce Héros magnanime, qui cueille avec un égal ſuccès les lauriers de Mars & d'Apollon; & moi j'offre ma traduction, toute foible qu'elle eſt, aux Graces & aux Amours.





ODES D'ANACRÉON.

ODE PREMIÈRE.

SUR LA LYRE.

Je veux célébrer les Atrides : je veux chanter Cadmus ; mais les cordes de ma Lyre ne résonnent que l'Amour. Un jour je démontai ma Lyre, j'en changeai les cordes (1) : je chantois les travaux d'Hercule, & ma Lyre rebelle ne soupiroit que l'Amour (2). Héros, je vous dis adieu pour jamais, ma Lyre ne veut chanter que les Amours.

---

(1) *Je changeai il y a quelque tems les cordes, & toute la Lyre.*

(2) Le verbe grec signifie *contre-chanter*. Remi Belleau le traduit de cette manière dans son vieux style.

Mais toujours elle fredonne
L'Amour qu'elle *contre-sonne*.

Anacréon s'exprime ainsi dans les fêtes lyriques :

Des zéphirs que Flore rappelle,
Je voulois chanter le retour :
Je vis Chloé . . . . . qu'elle étoit belle !
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui consacrai dès ce jour,
Tous mes vœux, mes vers & ma Lyre :
C'est pour Chloé que je respire.
Je ne chante qu'elle & l'Amour.

ODE II.

SUR LES FEMMES.

La nature donna les cornes aux taureaux, une démarche fière aux coursiers, aux lions des dents redoutables, aux oiseaux des ailes, des nageoires aux poissons, & le courage aux hommes. Que réservoit-elle donc aux femmes pour leur partage ? . . . . (1) La beauté, qui leur tient lieu de tous les boucliers, de tous les javelots. Une belle femme triomphe & du fer & du feu.

(1) Plusieurs Traducteurs font ici un contre-sens : ils disent que la nature n'avoit plus rien pour les femmes. Cependant il lui restoit encore quelque chose, puisqu'elle leur accorda la beauté.



ODE III.

SUR L'AMOUR MOUILLÉ.

DERNIÈREMENT au milieu de la nuit, lorsque l'Ourſe tourne ſous la main du Bootes, & que tous les hommes accablés de fatigues, s'abandonnent au repos, l'Amour ſurvenant tout-à-coup, heurte à ma porte. Qui frappe, m'écriai-je, vous allez troubler mes ſonges. Ouvre, répond l'Amour, ne crains rien; je ſuis un jeune enfant tout mouillé, égaré dans l'obſcurité de la nuit. Touché de ce diſcours, j'allume auſſitôt ma lampe; j'ouvre, j'apperçois un enfant, portant un arc, un carquois & des ailes. Je l'approche du feu; je réchauffe ſes mains dans les miennes, & j'exprime l'eau de ſes cheveux humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit, eſſayons mon arc, & voyons ſi la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend, me lance un trait cruel juſques au fond du cœur (1); ſaute en éclatant de rire, & me dit: félicite-moi, mon hôte, mon arc eſt en bon état, mais ton cœur eſt bien malade.

(1) *Et comme un Taon*, il me bleſſe au fond du cœur.

Cette Ode eſt une des plus belles d'Anacréon : rien de plus ingénieux & de plus agréable. Toute cette fiction eſt charmante. L'inimitable la Fontaine a traduit en vers cette Pièce. La copie eſt véritablement un chef-d'œuvre de délicateſſe & de naïveté.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvre, dit-il, je ſuis nu.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie.
J'allume auſſi-tôt du feu ;
Lui regarde ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'eſt un enfant.

. . . .
. . . .

L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu secoüé
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine :
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour : c'est mon nom.
Ah, je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que, qui vous oblige,
Soit traité de la façon !
L'Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

ODE IV.

SUR LUI-MÊME.

COUCHÉ mollement sur le tendre myrte, & sur des feüilles de lotos, je veux boire à mon gré. Que l'Amour, son manteau retroussé sur l'épaule, me verse du vin. Le cercle de la vie roule comme un char rapide. Il ne reste de nous, après notre mort, qu'un peu de poussière.

Pourquoi couvrir de parfums ma tombe ? Pourquoi faire des libations inutiles ? Parfume-moi plutôt, tandis que je respire encore. Couronne-moi de roses : Appelle, & fais venir ici ma maîtresse. Je veux, ô Amour, chasser toute inquiétude, & descendre en dansant chez les morts.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du printems qui passera comme elles,
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ;
Saisissons le présent, sans soin de l'avenir ;
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses loix;
Et de la même faulx la cruelle moissonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Si-tôt que froids & vains fantômes
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres Royaumes ;
Il n'est point d'Amours chez les morts.

On n'y fait plus chanter, ni rire;
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux,
Ces festins, où des Rois contrefaisant l'Empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus:
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile !
Il vaudroit autant n'être plus.

La Motte.

ODE V.

SUR LA ROSE.

COURONNONS nos coupes de feuilles de Roses (1). La Rose est la fleur des Amours: parons-en nos têtes. Buvons & rions avec une douce volupté. La Rose est la plus belle des fleurs. Elle fait tout le soin du printems. Les Roses sont les délices des Dieux. Lorsque l'Amour danse avec les Graces, ses beaux cheveux sont ornés de boutons de Roses. Je vais donc me couronner, & toucher ma Lyre. J'irai, ô Bacchus, avec une jeune Beauté au sein arrondi,

(1) *Mêlons la Rose avec Bacchus.*

danſer dans ton temple, le front ceint de pluſieurs couronnes de Roſes.

Les Poëtes ont ſouvent célébré les charmes de la Roſe. La Roſe eſt le plus beau préſent qu'un Berger puiſſe faire à ſa tendre Bergère. Les vers ſuivans ſont d'une molleſſe, & d'une douceur inexprimables.

Belle Roſe,
Que j'arroſe,
Tes charmes naiſſans
Sont l'honneur du Printems:
Tu vas plaire
A ma Bergère;
Mais ſon teint plus frais
Efface tes attraits.
Il faut, avant que je te cueille,
Que je t'anime d'un baiſer;
Diſcrétement ſur cette feuille,
Mes lévres vont le dépoſer.
Belle Roſe,
Que j'arroſe,
Si c'eſt ton deſtin
D'approcher de ſon ſein;
Si ſa bouche
Auſſi te touche,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.
Pour Colette que j'adore,
Joli bouton, tu vas t'ouvrir:

Reçois

Reçois encore ce soupir
Pour te hâter d'éclore ;
Mais conserves-en la flamme.
Que ta jeune fleur
Se penche sur son cœur :
Que Colette au fond de l'ame,
En sente l'ardeur,
Et songe à mon bonheur.

ODE VI.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

METTONS des couronnes de Roses sur nos têtes ; buvons, livrons-nous à une aimable gaieté. Une jeune Bergère tenant un Thyrse garni de feuilles de lierre, danse d'un pied léger (1) au son de la Lyre, pendant qu'un jeune homme, laissant flotter ses beaux cheveux, marie sa voix mélodieuse aux accords touchans d'un Luth. Cupidon à la blonde chevelure, accompagné du charmant Bacchus, & de la belle Cythérée, se livre avec joie aux plaisirs de la table, si délicieux pour les vieillards.

(1) Danse d'un pied mignardelet.

REMI BELLEAU.

ODE VII.

SUR L'AMOUR.

L'AMOUR marchant dans un chemin difficile, me contraignit avec une tige d'hyacinthe de le ſuivre dans ſa courſe. Pendant que je traverſois les bois épais, que je franchiſſois les précipices & les torrens rapides, un ſerpent me piqua. Mon ame vint à l'inſtant ſur mes lèvres éteintes; j'étois près de mourir; mais Cupidon agitant ſes ailes ſur mon front, me dit: eh, pourquoi ne veux-tu pas aimer?

Anacréon a voulu prouver dans cette Ode, que l'Amour ſans flèches, ſans arc & ſans flambeau, n'en eſt pas moins à craindre, & qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter les traits de ce Dieu redoutable.

Il n'eſt point de cœur ſauvage,
Que l'Amour n'engage:
Ce Dieu fait ſentir ſes traits,
Où l'aſtre du jour ne luit jamais,
On ſoupire,
Juſques dans le ſombre Empire:
Nous portons ſes fers
Juſques dans les Enfers.

DANCHET.

ODE VIII.

SUR UN SONGE.

ÉCHAUFFÉ par la liqueur de Bacchus, une nuit que je sommeillois sur des tapis de pourpre, je m'imaginois courir légèrement après de jeunes filles. Des jeunes gens plus beaux que Bacchus, se mocquoient de moi, à cause de ces beautés charmantes. Je veux les embrasser; je m'éveille, & me voyant seul, j'essaie de me rendormir pour rappeller cet agréable songe.

ODE IX.

SUR UNE COLOMBE.

D'OU viens-tu, aimable Colombe, d'où viens-tu? d'où naissent les parfums, qu'en volant par les airs, tu exhales comme une rosée odorante? Quel est ton maître, je voudrois le savoir?

LA COLOMBE.

Anacréon m'envoye vers Bathylle, dont la beauté soumet tous les cœurs. Ce Poëte m'obtint de Vénus pour une chanson qu'il fit en son honneur: je le sers depuis ce moment, &, comme

tu vois, je porte ses lettres amoureuses. Il dit que bientôt il me rendra la liberté, mais quand il me la rendroit, je resterois toujours à son service. Qu'ai-je besoin de voler dans les champs, sur les montagnes, de chercher une retraite sur les arbres, & d'être réduite pour toute nourriture à quelques graines sauvages: tandis que je me nourrris du pain que je prends dans les mains d'Anacréon même : que je bois dans sa coupe le vin qu'il a goûté. Quand j'ai bu, je tourne amoureusement autour de mon maître; je le couvre ensuite de mes ailes; & si je me sens assoupie, je vais me poser & je m'endors sur sa Lyre. Tu es instruit; adieu: tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille.

Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour sa bouche; & quand j'ai bu,
Et mignonnement repu,
Sur sa tête je sautelle;
Puis de l'une & l'autre aile
Je le couvre, & sur les bords
De sa Lyre je m'endors.

Les deux derniers vers de Remi Belleau sont très-imitatifs: on croit voir la Colombe s'endormir peu à peu sur la Lyre de son maître. Le Poëte François a tâché d'imiter la cadence des vers grecs qu'il suffit de savoir lire, pour en sentir toute la beauté.

ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

Un jeune homme vendoit un Amour de cire. Me trouvant auprès de lui, combien veux-tu, lui dis-je, de cette petite ſtatue ? Il me répondit en Dorien, donnez-m'en ce que vous voudrez. Je vous dirai ſincérement que je ne ſuis point ouvrier en cire ; mais je ne veux pas habiter davantage avec un Amour qui ſe plaît à conſumer tout de ſes feux (1). En ce cas donne-moi donc pour une drachme, donne-moi cet hôte charmant (2). Pour toi, ô Cupidon, enflamme ſoudain mon cœur, ſinon je te jette au feu, & je te fais fondre toi-même.

ODE XI.

SUR LUI-MÊME.

Les femmes me diſent ; tu es vieux, ô Anacréon ! prends ce miroir, vois, tu n'as plus de

(1) Nous préférons la correction de Corneille de Paw. Le texte ordinaire porte *qui déſire tout.*

(2) *Donne-moi ce Dieu charmant qui partagera mon lit.*

cheveux, ton front eſt chauve. Quant à mes cheveux j'ignore ſi j'en ai ou je n'en ai point : mais je ſais que plus un vieillard approche de la mort, plus il doit ſe livrer aux plaiſirs.

ODE XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

COMMENT, Hirondelle babillarde, comment veux-tu que je te puniſſe ? Couperai-je le bout de tes ailes, ou plutôt t'arracherai-je la langue, comme le barbare Térée ? pourquoi avant l'Aurore es-tu venue diſſiper par tes chants mes ſonges délicieux ?

ODE XIII.

SA FUREUR.

L'EFFÉMINÉ Atys, devenu, dit-on, furieux par la vengeance de Cybèle, faiſoit retentir les échos des montagnes (1). Ceux qui boivent de l'eau myſtérieuſe de la fontaine de Claros, con-

(1) Cybèle ayant reconnu qu'Atys s'étoit refroidi pour elle, le fit mutiler & entrer en fureur. Le Poëte fait alluſion à cette vengeance. On peut conſulter le diſcours de l'Empereur Julien ſur la mère des Dieux.

ſacrée à Phébus, entrent en fureur, & prophétiſent à grands cris. Pour moi je veux, parfumé d'eſſences, plein de Bacchus, je veux me livrer avec ma maîtreſſe à d'amoureux tranſports.

ODE XIV.

L'AMOUR VAINQUEUR.

C'EN eſt fait, il faut que j'aime. L'Amour me le conſeilloit l'autre jour; mais inſenſé que j'étois, je fus rebelle à ſes conſeils. Soudain ce Dieu prend ſon carquois, arme ſon arc, & ſe diſpoſe à me combattre. Comme Achille, j'endoſſe une cuiraſſe, je ſaiſis un bouclier, un javelot, & je combats contre l'Amour. Il lance ſes traits, je fuis. Quand il les eut tous épuiſés, furieux, il ſe lance lui-même au lieu de trait, pénétre au fond de mon cœur, & m'ôte les forces. En vain je tiens ce bouclier : je ne peux rien au-dehors; le combat ſe livre au-dedans de moi-même.

ODE XV.

SUR SES GOUTS.

JE vois avec indifférence Gygès, Roi de Sardis. La ſoif de l'or ne me tourmente point;

je ne suis nullement jaloux du sort des tyrans. Tout mon soin, c'est de parfumer mes cheveux; de ceindre ma tête de couronnes de roses. Je ne pense qu'au présent. Et, qui connoît le lendemain? Bois donc, pendant que tes jours sont sereins; goûte les plaisirs de la table; fais des libations à Bacchus, de peur qu'une maladie subite ne te dise : *désormais tu ne boiras plus.*

ODE XVI.

SUR LUI-MÊME.

TU chantes les guerres des Thébains : un autre célébre les guerres des Phrygiens : & moi je chante mes défaites. Ni cavalerie, ni flotte, ni infanterie, n'ont causé ma perte. Mais un ennemi bien différent, les yeux enflammés de ma maîtresse me percent jusqu'au fond du cœur (1).

(1) Henri IV. ce bon Roi, ce père de ses peuples, ce Prince aimable, dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement, dit un jour au Nonce du Pape, qui se trouvoit avec lui à un ballet, composé de quinze femmes, des plus belles & des plus qualifiées de la Cour : *M. le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel Escadron, ni de plus périlleux que celui-là.*

ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

VULCAIN, fonds cet argent : fais, non une armure complette, (car quels charmes ont pour moi les combats) mais une coupe large & profonde. Ne repréſente deſſus ni la brûlante canicule, ni le chariot, ni le triſte Orion. Qu'ai-je beſoin des Pléïades, des étoiles du Bootes ? Grave tout autour des vignes, des grappes de raiſin, l'Amour & Bathylle, foulans la vendange avec le charmant Bacchus.

Aulu-gelle rapporte que cette Ode fut chantée & jouée ſur des inſtrumens, pendant un repas auquel il aſſiſtoit. Elle a été rendue en latin, un peu différemment par Crinitus. Cette traduction, ou plutôt cette imitation m'a paru très-agréable. Je vais la donner ici en françois.

Puiſſant Dieu de Lemnos, Vulcain, façonne-moi une coupe d'argent : qu'elle ſoit large & profonde. Ne grave deſſus ni les Aſtres, ni le Bootes, ni les Pléïades, ni Mars armé de ſa cuiraſſe, ni les combats ſanglans. Que m'importent les Aſtres, Mars & les combats. Repré-

ſente plutôt Bacchus chancelant, des vignes flexibles, des pampres verdoyans, des grappes vermeilles, des branches errantes de lierre, & l'Amour dardant de tous côtés ſes feux vainqueurs.

ODE XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

BEL art, déploye toute ta magie ; grave ſur une coupe charmante, le printems, cette ſaiſon qui produit les roſes, nos plus chères délices...

. . . .

Artiſte fameux, mets en œuvre cet argent, fais un vaſe, & repréſente deſſus des feſtins délicieux ; mais je t'avertis de ne graver ni des ſacrifices étrangers, ni des ſujets terribles. Figure plutôt le fils de Jupiter, Bacchus qui nous prodigue ſon Nectar, & Vénus lui offrant une coupe, en applaudiſſant au jeune Hyménée. Grave ſous les pampres épais d'une vigne chargée de grappes, les Amours déſarmés, & les Graces riantes. Forme un grouppe d'aimable jeunes gens : ou, ſi tu l'aimes mieux, repréſente Apollon, jouant & folâtrant (1).

(1) Corneille de Paw croit avec raiſon que cette Ode eſt compoſée de deux fragmens. J'ai fait uſage de ſes corrections. Je n'avertis pas toujours quand je ſuis ce Commentateur.

ODE XIX.

QUE TOUT BOIT.

LA terre boit la pluie : les arbres pompent ses sucs : la mer engloutit les fleuves (1) : le soleil boit la mer, & la lune boit les feux du soleil. Pourquoi donc me contrarier, ô mes amis, quand je veux boire ?

ODE XX.

LES SOUHAITS.

NIOBÉ fut changée en rocher sur les monts Phrygiens ; & la fille de Pandion métamorphosée en hirondelle fendit les airs. Pour moi que ne suis-je ton miroir, tu me fixerois sans cesse ! ta tunique (2), tu me porterois toujours ! Je voudrois être l'onde pure, où tu viens baigner ton beau corps. Que ne suis-je les parfums

(1) On n'a point encore rendu le sens de ce vers : on traduit ordinairement. *la mer boit les vents.* Cette idée ne présente aucun sens raisonnable.

(2) La tunique chez les Grecs se mettoit sur la peau.

dont tu te sers : la bandelette qui presse ton sein : l'ornement de ton col ! Jeune beauté, que ne suis-je au moins ta chaussure, tu me presserois de tes pieds délicats (1) !

Les vers suivans renferment peut-être plus de délicatesse, plus de volupté que ceux-mêmes d'Anacréon.

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma Bergère
Sous la garde de l'Amour !

Que ne suis-je le zéphire
Qui caresse ses appas !

(1) Une personne d'un goût sûr, d'un tact fin & délicat, M. Rigoley de Juvigny, croit que l'on devroit traduire à peu près de cette manière : *que ne suis-je ta chaussure, je toucherois, je presserois tes pieds délicats.* Ce sens est fort beau, & présente quelque chose de plus voluptueux encore que le vers d'Anacréon. J'avoue avec plaisir, que j'ai les plus grandes obligations à M. de Juvigny, en matière de goût & de délicatesse. Il a bien voulu revoir ma traduction, & m'aider de ses conseils, que j'ai toujours suivis.

On a eu tort de traduire par le mot bas de *soulier :* les termes de *brodequin*, de *cothurne*, ne sont pas plus justes. Le *sandalon* étoit une espèce de chaussure de femmes, composée d'une seule semelle qui s'attachoit avec des bandelettes & des agrafes.

L'air que sa bouche respire ;
La fleur qui naît sous ses pas !

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain !

Que ne suis-je cette glace
Où ses charmes répétés,
Offrent à l'œil une grace
Qui sourit à ses beautés !

Que ne suis-je la fauvette,
Qu'avec plaisir elle instruit ;
Et qui sans cesse répète :
Baisez, baisez jour & nuit !

ODE XXI.

SUR SA SOIF.

DONNEZ, femmes charmantes, donnez que je boive à pleine coupe ! Quoique j'aie bu déja beaucoup, je suis très-altéré : je puis à peine respirer. Donnez-moi de ces fleurs ! mon front desséche les couronnes que je porte. Mais comment pourrai-je dissiper les feux de mon amour ?

ODE XXII.

A BATHYLLE.

Asseyez-vous, ô mon cher Bathylle, ſous cet ombrage délicieux. Les feuilles naiſſantes, & les tendres rameaux de ce bel arbre ſont agités mollement par les zéphirs. Une fontaine limpide coule dans les environs avec un doux murmure. Peut-on voir une retraite auſſi charmante, & ne pas s'y repoſer un inſtant !

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais mà penſée
Que du murmure de ton eau.

Chaulieu.

ODE XXIII.

SUR L'OR.

Si Plutus prolongeoit avec ſes richeſſes la vie des hommes, j'accumulerois des tréſors, je les garderois ſoigneuſement. Au moment fatal j'en donnerois une partie à la mort, afin qu'elle me laiſſât. Mais ſi les mortels ne peuvent rache-

ter leur vie, à quoi l'or me ferviroit-il ? Pourquoi gémirois-je inutilement ? Pourquoi verferois-je des pleurs, fi la mort eft inévitable ? Je préfère aux tréfors, d'excellent vin, les entretiens de mes amis, & les douceurs que je goûte dans les bras voluptueux de ma maîtreffe.

ODE XXIV.

SUR LUI-MÊME.

Je fuis né mortel : je dois parcourir rapidement la carrière de la vie : je ne me reffouviens que de mes jours écoulés, fans connoître ceux qui me reftent. Loin de moi, cruelles inquiétudes, ne troublez point mon repos! Avant que la mort me furprenne je veux badiner, rire & danfer avec le charmant Bacchus.

Gacon rend ainfi cette Ode :

Je fuis né pour mourir ; c'eft un Arrêt du fort :
De mes jours écoulés je fais quel eft le nombre;
Et l'avenir cache dans l'ombre
L'heure qui doit marquer ma mort.
Mais fans fonder la deftinée
Par de trop curieux défirs ;
Avant cette trifte journée,
Je ne fonge qu'à mes plaifirs.



ODE XXV.

SON AMOUR POUR LE VIN.

Mes inquiétudes s'évanouissent, quand je bois du vin. A quoi servent tant de soins, de peines, de gémissemens? Il faut que je meure, malgré tous mes regrets; &, pourquoi ne mettrois-je pas à profit le présent? Buvons, ô mes amis, de la liqueur du beau Bacchus; le chagrin s'endort au milieu des coupes.



Gacon traduit ainsi cette Ode:

Buvons, est-il un plus doux sort?
Contre les accidens le vin nous fortifie,
Bien mieux que la Philosophie.
A quoi bon tant de soins pour prévenir la mort?
Je sais que, tôt ou tard, nous deviendrons sa proie:
Mais puisqu'il nous faut tous finir,
Passons le présent avec joie,
Et ne craignons point l'avenir.

ODE XXVI.

SUR LE MÊME SUJET.

BACCHUS bannit tous mes chagrins : quand j'ai bu, je crois posséder les trésors de Crésus, & je chante des airs agréables. Couché mollement, la tête couronnée de lierre, je dédaigne tout l'Univers. Allez combattre : pour moi je veux boire. Vîte, que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux perdre la raison que la vie.

Le voluptueux Chaulieu pensoit comme Anacréon, si l'on en doit juger par les vers suivans.

Cher ami, vois dans ce verre
Pétiller ce jus divin :
Quand tout le monde est en guerre,
J'adore en paix ma catin.
Avec elle & le bon vin,
Je me suis fait un destin,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais de fin
Que celle de ma vie.



ODE XXVII.

SUR LE MÊME SUJET.

JE danse, dès que je suis échauffé par la liqueur de Bacchus qui chasse les soucis, & fait naître la joie. Je sais goûter des plaisirs délicats, malgré mon amour pour le vin. Le bruit des instrumens, les chansons & Vénus, me font éprouver de douces sensations, & je veux toujours danser.

Sanguin de saint Pavin, libertin fameux, & disciple de Théophile, s'est peint ainsi lui-même.

> Je n'ai l'esprit embarrassé
> De l'avenir, ni du passé.
> Ce qu'on dit de moi peu me choque :
> De force choses je me mocque :
> Et sans contraindre mes desirs,
> Je me donne entier aux plaisirs,
> Le jeu, l'amour, la bonne chère, &c.

ODE XXVIII.

PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

PEINTRE fameux, Peintre incomparable dans cet Art cultivé à Rhodes, peins d'après mon

récit ma maîtreſſe abſente. Peins ſes beaux cheveux noirs, ondoyans ; qu'ils paroiſſent exhaler, s'il eſt poſſible, les plus doux parfums. Trace ſous l'ébène de ces cheveux, un grand front d'ivoire. Ne ſépare, ni ne confonds ſes ſourcils ; qu'ils naiſſent & ſe terminent par un arc imperceptible. Peins ſes paupières noires, ſes yeux bleus, tels que les a Minerve, & pleins de feu : qu'ils brillent d'une humide flamme, comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues, mêle la blancheur du lait, à la fraîcheur, à l'éclat de la roſe. Que ſes lèvres invitent, appellent le baiſer. Que les Graces voltigent ſur ſon menton délicat, autour de ſon col d'albâtre. Enfin, couvre ſon beau corps d'une robe de couleur purpurine : laiſſe à travers échapper quelques attraits, qui faſſent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis : c'eſt ma maîtreſſe elle-même. O portrait enchanteur, tu vas parler !

Cette Ode eſt un chef-d'œuvre. Anacréon n'a raſſemblé dans ce portrait de ſa maîtreſſe, que des penſées fines, délicates, voluptueuſes ; des expreſſions brillantes, douces, tendres & molles, pour ainſi dire. Le Peintre des graces peut ſeul exprimer le coloris ſéduiſant de ce portrait.

O toi, qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère & Paphos,
Fais un effort : peins-nous Iris absente.
Tu n'as pas vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour mon repos :
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis & des roses ;
Après cela des amours & des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus;
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

LA FONTAINE.

ODE XXIX.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

LES Muses enchaînèrent un jour Cupidon avec des fleurs, & le laissèrent sous la garde de la beauté. Vénus cherche l'Amour pour le délivrer ; promet le prix de sa rançon. C'est envain ; l'on briseroit ses chaînes, qu'il ne s'enfuiroit pas ; il aime trop sa captivité (1).

(1) La liberté vaut-elle un si doux esclavage ?

Melle. DE LOUVENCOURT.

Cette Ode a donné naissance à la Comédie des *Graces* de M. de Saint-Foix. Cette dernière pièce paroît écrite par Cupidon, par les Graces elles-mêmes. L'Ode d'Anacréon a toute la fraîcheur, & tout l'éclat d'un bouton de rose : en voici la traduction en vers par Gacon.

Un jour les neuf savantes Sœurs,
Par une aimable tyrannie,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs,
Le donnèrent en garde à la belle Uranie.
Vénus pour racheter son fils,
De sa rançon offre le prix.
Mais s'étant fait une habitude
De sa douce captivité,
Il préfère la servitude
Aux charmes de la liberté.

ODE XXX.

PORTRAIT DE BATHYLLE.

O TOI qui d'une main habile,
Veux faire un portrait de Bathylle,
Pour dignement t'en acquitter,
Peintre, tu n'as qu'à m'écouter !
D'abord fais que sa chevelure
Soit d'un noir luisant dans le fond ;
Et que flottant à l'aventure,

Le bout tire un peu ſur le blond.
Sous ſes ſourcils, d'un noir d'ébène,
Peins ſes beaux yeux, dont les regards
Nous laiſſent diſcerner à peine,
S'ils ſont de Vénus, ou de Mars.
Que ſur l'une & l'autre joue
Un petit poil folet ſe joue ;
Et fais qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de ſa bouche aimable,
Moi-même je ne trouve pas
Un terme qui ſoit convenable,
Pour t'en exprimer les appas.
Comme de ſa noble éloquence,
Tu ne peux peindre les douceurs,
Fais que, même par ſon ſilence,
Il touche & gagne les cœurs.
Pour ſon col, peins d'après nature,
Le col du Mignon de Vénus.
Donne-lui les mains de Mercure,
Et l'eſtomac du beau Bacchus.
Fais qu'à ſon air on reconnoiſſe,
Qu'enflammé depuis peu de jours,
Un deſir inconnu le preſſe ;
Effet des premières amours.
Je perdrois le tems en paroles,
Si j'exigeois de ton pinceau,
Qu'il repréſentât ſes épaules ;
Ce n'eſt pourtant pas le moins beau.
Mais puiſqu'il ne t'eſt pas poſſible
De rendre leur beauté viſible ;

Pour finir ce rare portrait ;
Donne à ses pieds le dernier trait.
C'est assez : un si bel ouvrage
Ne sauroit jamais se payer :
Voilà Bathylle tout entier :
Tel est son port & son visage.
Porte-le au temple de Junon ;
Car alors il sera facile,
De prendre Apollon pour Bathylle ;
Ou Bathylle pour Apollon.

GACON.

ODE XXXI.

FUREUR BACHIQUE.

Au nom des Dieux, laissez, laissez-moi boire à pleine coupe ! Je veux, je veux me livrer à une aimable folie. Alcméon & Oreste devinrent furieux après avoir tué leurs mères. Pour moi, je veux sans être souillé de meurtres, mais échauffé par la liqueur de Bacchus, je veux éprouver de doux transports. Hercule, agité par les Furies, brisoit l'arc & le pesant carquois d'Iphitus. En proie à la fureur, Ajax frappoit son bouclier avec l'épée d'Hector. Pour moi je veux, une large coupe à la main, les cheveux couronnés de fleurs, sans arc, sans épée, je veux me livrer à de douces fureurs.

Gouverne qui voudra cet immense univers :
Tout est indifférent dans la fureur bachique.
A L'ombrage des pampres verds ,
Le buveur dégagé de mille soins divers ,
Au culte de Bacchus sans réserve s'applique ;
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique,
Il met sa raison dans les fers.

Mme. DESHOULIERES.



ODE XXXII.

SES AMOURS INNOMBRABLES.

SI vous pouvez compter toutes les feuilles des arbres , nombrer les flots de la mer entière , je vous charge seul du calcul de mes amours. Mettez premièrement vingt maîtresses d'Athènes : ensuite quinze : ajoutez-en un nombre infini de Corinthe , ville d'Achaie , où les femmes ont tant d'attraits : deux mille de Lesbos , d'Ionie , de Carie , de Rhodes . . . Que dites-vous ? vous exagérez ? Et je n'ai point encore parlé de mes maîtresses de Syrie , de Canope , de Crète , cette île fameuse ; où l'Amour célèbre ses mystères. Ajouterai - je les Beautés qui ont enflammé mon cœur au-delà de Cadix , de la Bactrianne , & des Indes ?

ODE

ODE XXXIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Tu reviens tous les ans, hirondelle chérie; tu construis ton nid pendant les beaux jours, & l'hiver tu pars subitement pour revoir, ou les bords du Nil, ou Memphis. Cupidon fait continuellement son nid au fond de mon cœur. Un Amour veut essayer ses aîles, un autre est encore dans la coque; tandis qu'un troisieme est seulement à demi-éclos. Ces petits Amours ne cessent de pousser des cris confus. Les plus âgés nourrissent les plus jeunes, qui, devenus bientôt grands eux-mêmes, en produisent d'autres à leur tour. Que deviendrai-je? il m'est impossible de porter dans mon cœur cet essaim nombreux d'Amours.

ODE XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

Ne me fuyez pas à cause de mes cheveux blancs. Ne dédaignez pas mon amour, parce que toute la fleur de la jeunesse brille sur votre visage. Considérez combien les lis éclatans, mêlés avec des roses, forment des couronnes agréables!

Il eſt vrai que la vieilleſſe
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeuneſſe
J'ai ſçu conſerver les feux.
Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge,
Venez, uniſſons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs
Voyez avec quelle grace,
Belle Eucharis,
Une roſe s'entrelace
Avec les lis.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU D'EUROPE.

CE taureau me paroît être Jupiter : il porte ſur ſon dos une jeune Sidonienne ; traverſe le vaſte Océan, & de ſes pieds fend les flots. Un autre taureau ne quitteroit point ſes pâturages pour nager ſur l'onde : Jupiter ſeul peut l'avoir tenté.

ODE XXXVI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

A quoi bon m'enseigner les loix & les sophismes captieux des Rhéteurs ? quel avantage retirerai-je de toutes ces disputes, qui ne me serviront jamais de rien ? apprenez-moi plutôt à boire de la douce liqueur de Bacchus : enseignez-moi plutôt à folâtrer avec l'aimable Cypris. Ma tête est couronnée de cheveux blancs ; le tems presse : donne-moi de l'eau ; verse du vin ; endors ma raison : bientôt tu me déposeras dans le tombeau. Les morts n'ont plus de désirs.

ODE XXXVII.

SUR LE PRINTEMS.

Considérez comme, au retour du Printems, les roses brillent de tous leurs charmes. Regardez les ondes amollies par la douceur de la saison nouvelle : voyez les plongeons se joüer sur l'eau : examinez les grues qui s'en retournent. Le soleil répand ses rayons sans obstacle. Les nuages ténébreux sont dissipés. Les campagnes cultivées offrent un coup d'œil riant. La

terre se couvre d'une agréable verdure. L'olive se développe. La vigne se couronne de pampres verdoyans. Les jeunes fruits paroissent en abondance, à travers les feuilles & les tendres rameaux.

ODE XXXVIII.

SON GOUT POUR LE PLAISIR.

JE suis vieux : cependant je bois mieux encore que les jeunes gens. Faut-il danser ? au lieu d'appui, je tiens une bouteille (1). Je n'ai pas besoin de la plante consacrée à Bacchus (2). Aille combattre qui voudra : il le peut. Esclave, apporte-moi une coupe délicieuse, remplie d'un vin exquis ? Quoique blanchi par les années, j'imiterai Silène en dansant.

(1) *Je tiens un outre.* Le Poëte fait peut-être allusion à la fête des *Ascolies* en usage chez les Grecs. Le Scholiaste s'exprime ainsi : « Quand » on célébroit la fête des vaisseaux, on met» toit au milieu de la place un outre enflé. Ceux » qui vouloient disputer le prix, étoient obli» gés de se tenir dessus, jusqu'à ce qu'ils eussent » vuidé l'outre qu'ils tenoient. Celui qui avoit » fini le premier, sans vaciller, récevoit, pour » sa victoire, un outre plein de vin ».

(2) *Férule*, plante que l'on portoit dans les sacrifices de Bacchus. De-là venoit le proverbe : *plusieurs portent la férule, mais peu sont inspirés de l'esprit de Bacchus.*

ODE XXXIX.

SUR LE MÊME SUJET.

QUAND je bois du vin, la joie paffe dans mon cœur, & je célèbre les Mufes. Quand je bois, je livre aux vents qui grondent fur la mer, les confeils, les inquiétudes & les foins. Quand je bois, une douce ivreffe s'empare de ma raifon; je danfe & je refpire le doux parfum des fleurs. Ai-je bu, je forme des couronnes dont je ceins ma tête, & je chante le calme délicieux de la vie. Dès que j'ai bu, je me parfume d'effences odoriférantes; je ferre étroitement entre mes bras une jeune beauté, & je célèbre Vénus. Quand je bois du vin dans une coupe à larges bords, mon ame s'épanouit, & je goûte avec mes amis le plaifir de la danfe. Quand je bois, c'eft un gain véritable. C'eft le feul avantage que je remporterai, puifque nous devons tous mourir.

Buveur amoureux,
Sans foins, fans attente,
Je n'ai qu'à faifir
Un riant loifir:
Pour l'heure préfente
Toujours un plaifir;
Pour l'heure fuivante
Toujours un défir.

L. C. D. B.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

UN jour Cupidon n'apperçut pas une Abeille endormie au milieu d'un buiſſon de roſes : il en fut piqué au doigt. Il reſſent une vive douleur ; pouſſe des cris ; court, vole vers la belle Vénus. Je ſuis perdu, ma mère, s'écrie-t-il, je ſuis perdu : je me meurs : un petit ſerpent aîlé, que les Laboureurs nomment Abeille, vient de me bleſſer. Si l'aiguillon d'une petite Abeille, répond Vénus, cauſe tant de douleur, juge par-là, ô Cupidon, de la bleſſure que font tes traits.

Longepierre s'exprime ainſi au ſujet de cette Ode. « Voici celle qui m'a toujours le plus tou» ché : c'eſt véritablement le langage de Vénus » & de l'Amour ; & tout ce que l'un & l'autre » peut avoir de douceur, eſt répandu dans cette » Ode divine. La fiction en eſt toute ingénieuſe, » & toute charmante ; l'expreſſion délicate & » fine ; la réflexion de Vénus au-deſſus de tout » ce que l'on en peut dire : enfin ce n'eſt que » grace, & que beauté ». Gacon parle auſſi avantageuſement de cette Ode. « Peut-on » traiter un ſujet ſi ſtérile de lui-même par une

» fable plus riche en toutes ses parties ? Quelle » simplicité & quelle naïveté dans le petit » Amour ! Mais quelle douceur mêlée d'une » fine raillerie dans la mère des Graces ! »

Théocrite charmé de la beauté de cette Ode, s'est exercé sur le même sujet : nous joignons ici la traduction de son Idylle.

Un jour une Abeille irritée blessa l'Amour qui déroboit le miel de ses ruches, & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu ressent de la douleur : sa main se gonfle : il frappe du pied la terre ; court vers sa mère, lui montre sa blessure, se plaint de ce qu'un petit insecte, comme l'Abeille, cause de si grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en souriant, ne ressembles-tu pas aux Abeilles ? quoique petit, quelles blessures ne fais-tu pas !

En comparant ces deux pièces, on trouve plus de naturel dans Anacréon, & plus d'art dans Théocrite. Mademoiselle de Louvencourt a, pour ainsi dire, fondu ces deux pièces, & en a composé une Cantate charmante, intitulée également, *l'Amour piqué par une Abeille* : la voici.

Dans les jardins enchantés de Cythère,
Vénus rassembloit les Amours ;
La froide indifférence, & la raison sévère

De ces aimables lieux ſont bannis pour toujours.
Mille Amans fortunés, conduits par la conſtance,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts;
Et tout y reſſent la préſence
Du Dieu charmant qu'adore l'univers.
Sous les loix de la jeune Flore,
Un éternel Printemps enchaîne les zéphirs;
Et les fleurs qu'on y voit éclore,
Sont l'ouvrage de leurs ſoupirs.
Les ruiſſeaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiſeaux qui chantent nuit & jour;
Le ſoleil y répand une clarté plus pure,
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'amour.
Tandis que les Amours, dans ces jardins épars,
Moiſſonnent du Printemps la richeſſe éclatante,
Une Roſe naiſſante,
Du tendre Amour arrête les regards
Rien n'eſt ſi beau que vous, dit-il, dans ce bocage;
Jeune Roſe pleine d'appas,
Si d'autres fleurs naiſſent dans ces climats,
C'eſt pour vous rendre un doux hommage.
Qu'à votre gloire tout conſpire:
Faites l'ornement du Printemps:
Formez dans l'amoureux empire
Les chaînes des heureux amans:
Parez les Graces immortelles
Qui ſuivent la Mère d'amour.
Rendez à la beauté, par un juſte retour,
Encor des armes nouvelles.
L'Amour charmé cède au déſir preſſant
De cueillir une fleur ſi belle;

Mais dans le même inftant une Abeille cruelle
Ofe bleffer ce Dieu charmant.
Je me meurs, je fuccombe à ma douleur mortelle,
Dit à Vénus, l'Amour en foûpirant:
Vénus fourit de fa douleur amère,
Elle guérit bientôt fa bleffure légère,
Et par ces mots appaifé fon tourment.
Charmant vainqueur, tu nous expofes
A des maux cent fois plus cuifans!
Par les peines que tu reffens,
Juge des maux que tu nous caufes!
Tes traits, puiffant Dieu des amours,
Font reffentir des peines plus cruelles;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles,
Que tu ne guéris pas toujours.



ODE XLI.

SUR LE PLAISIR ET LE VIN.

Buvons, rions & chantons en l'honneur de Bacchus, inventeur de la danse. Ce Dieu aime les chanfons, fe plaît avec Cupidon, rend Vénus plus touchante, fait naître les graces, procure une douce ivreffe, calme les inquiétudes, affoupit les chagrins. Lorfque d'aimables jeunes gens m'apportent du vin, ma trifteffe s'enfuit avec les nuages que chaffent les vents.

Prenons nos coupes, dissipons nos ennuis. Pourquoi se livrer aux sollicitudes ! Notre vie est incertaine. Comment pouvons-nous prévoir l'avenir ? Parfumé d'essences, plein d'un nectar délicieux, je veux danser & folâtrer avec des beautés charmantes. Que le chagrin ronge ceux qui le veulent bien. Pour nous, aimables convives, buvons, rions & chantons en l'honneur de Bacchus.

Triomphe, victoire :
Honneur à Bacchus ;
Publions sa gloire.
Triomphe, victoire :
Buvons aux vaincus.
Bruyante trompette,
Secondez nos voix :
Sonnez leur défaite ;
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.
Triomphe ; victoire :
Honneur à Bacchus, *&c.*

ROUSSEAU.

ODE XLII.

SUR LE MÊME SUJET.

J'AIME les danses du charmant Bacchus : je me plais à toucher du luth auprès d'un jeune

buveur intrépide. Cependant je préfère à tous les autres plaisirs, celui de me couronner de fleurs d'hyacinthe, de rire & de folâtrer avec de jeunes Beautés. Mon cœur ne connoît ni la jalousie, ni l'envie meurtrière. Je fuis les traits perçans de la langue médisante. Je déteste les querelles excitées par le vin dant les festins destinés à la joie. Menons une vie tranquille, en dansant aux accords du luth, avec des Beautés parées des graces de la jeunesse.

Fidèles sectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre;
Célébrons entre nous un jour si glorieux :
Mais parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux,
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage;
Les dards du centaure sauvage,
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.
Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas;
Les Satyres, Bacchus & Faune
Détestent les combats.
Malheur aux mortels sanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Ensanglantent les doux mystères
D'un Dieu qui préside à la paix.

ROUSSEAU.

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

Nous connoiſſons tout ton bonheur, heureuſe Cigale. Après avoir bu un peu de roſée, tu chantes délicieuſement (1) ſur les arbres élevés. Tout ce que tu vois dans les champs; tout ce que produiſent les ſaiſons t'appartient. Tu es l'amie des laboureurs : jamais tu ne leur fais de tort. Douce Prophéteſſe du Printemps (2), tu es chère à tous les mortels. Les Muſes t'aiment; Apollon lui-même te chérit : il t'a donné une voix ſonore (3). tu ne reſſens point les atteintes

(1) *Tu chantes comme un Roi.*

(2) La Fontaine appelle le Roſſignol *le héraut du Printems.*

(3) Quoi qu'en diſent les Poëtes, la Cigale ne chante point, & ne peut même chanter. Les expériences modernes ont fait connoître que la Cigale eſt ventriloque, c'eſt-à-dire, que l'organe de ſa voix eſt dans ſon ventre. C'eſt une vraie tymbale, compoſée avec un art admirable, dont la membrane hauſſée & baiſſée preſtement par un muſcle à reſſort, frappe l'air, & forme ce bruit que les Poëtes honorent du nom de chant. La nature n'a donné qu'au mâle ſeul, la faculté de rendre ce bruit ou ce cri. M. de Réaumur ayant diſſéqué des Cigales, mit en jeu ces muſcles, & auſſitôt il fit parler une Cigale, morte depuis plus de trois mois.

de la vieilleſſe. Prudente Cigale, née de la terre, tu prends plaiſir à chanter. Inſenſible à la douleur, privée de chair & de ſang, tu es preſque ſemblable aux Dieux.

ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

JE croyois dans un ſonge avoir des aîles, & courir avec rapidité. L'Amour, malgré le plomb qui chargeoit ſes pieds délicats, me pourſuivoit, & bientôt m'atteignit. Que peut me préſager un tel ſonge ? Mon cœur léger & volage va, je penſe, être enchaîné pour toujours.

A l'âge de dix-ſept ans, Mademoiſelle Potar Dulu compoſa une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe* : elle eſt bien faite, n'a rien de commun avec celle d'Anacréon, que le titre. Comme elle eſt très-rare, on nous ſaura peut-être gré de la joindre ici.

A l'ombre d'un myrte aſſiſe,
Je m'endormis l'autre jour ;
Quel ſommeil ! quelle ſurpriſe !
Je vis en ſonge l'Amour.

Qu'il me paroiſſoit aimable !
Mon cœur en fut enchanté ;

Il n'avoit de redoutable ;
Que son nom & sa beauté.

Les zéphirs de leurs haleines
Agitoient ses beaux cheveux ;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ses feux.

Ses yeux sûrs de tous leurs charmes,
Etoient vifs avec langueur ;
Lui falloit-il d'autres armes,
Pour dompter un jeune cœur ?

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois :
Vois, dit-il, ta destinée,
Choisis, chante, ou suis mes loix.

Prends ma lyre, & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus long-tems incertaine ;
Mais cédant à son désir,
Je pris la lyre avec peine,
Et je dis avec un soupir :

S'il étoit sous ton empire,
Un mortel semblable à toi,
Je briserois cette lyre,
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante;
Le tems n'en est pas venu;
Faut-il donc pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu?

Reprends ton présent funeste.
Laisse-moi, lui dis-je encor;
Mais vers la voûte céleste,
Il avoit pris son essor.

Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans sçavoir ce que je fais.

Bergères, craignez vos songes,
Quand vos sens en sont flattés;
L'Amour, des plus doux mensonges,
Fait de tristes vérités.

ODE XLV.

SUR LES TRAITS DE L'AMOUR.

DANS les antres de Lemnos, l'époux de la belle Cythérée forgeoit avec de l'acier les fléches des Amours. Vénus en trempoit la pointe dans un miel plein de douceur; tandis que Cupidon y mêloit du fiel. Mars de retour des combats, & agitant un énorme javelot, méprisoit dédaigneusement les traits de l'Amour. Cupidon lui dit: en voici un fort pésant; essaye, tu en jugeras toi-même. Mars reçoit le trait: Vénus sourit. Certes, dit Mars en poussant un profond soupir, celui-ci est très-lourd: je te le rends. L'Amour lui répond malicieusement, tu peux le garder.

« Quelle grace, dit Gacon, quelles images,
» & quelle variété ne trouve-t-on pas dans
» cette Ode! Vulcain, Vénus & l'Amour: la
» patience d'un bon Mari, la bravoure d'un
» Guerrier, la joie d'une Coquette, & la ma-
» lice d'un Enfant gâté. En un mot les chagrins
» & les douceurs qui se rencontrent dans l'A-
» mour; & tout cela en moins de vingt vers. »

Nous allons joindre ici la belle Cantate de Rousseau, intitulée, *les Forges de Lemnos.* Elle est pleine de chaleur.

Dans ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les plaisirs lui prêtoient tous leurs charmes :
Et son époux couvert de feux étincelans,
Animoit en ces mots ses Cyclopes brûlans.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumés :
Déchaînons ces vents enfermés ;
Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne,
Que mille dards en soient formés :
Que sous nos marteaux enflammés,
A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne, *&c.*

C'est ainsi que Vulcain par l'Amour excité,
Armoit contre lui-même une Epouse volage :
Quand le Dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive l'œil en feu, le bras ensanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous Calybes assemblés :
Est-ce pour amuser des enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines,

Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur;
Quel changement ! quel feu répandu dans ses veines ,
Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire ;
Il lève au ciel les yeux ; il se trouble ; il soupire ;
Toute sa fierté cède , & ses regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage ,
Achevent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la terre
Cédez à votre tour ;
Le vrai Dieu de la guerre
Est le Dieu de l'amour.
N'offensez point sa gloire ,
Gardez de l'irriter ,
C'est perdre la victoire
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre , *&c.*



ODE XLVI.

CONTRE L'ARGENT.

IL est fâcheux de n'aimer point : il est fâcheux d'aimer : mais le plus grand des mal-

heurs, c'eſt d'aimer une ingrate (1). En amour la naiſſance ne ſert de rien : la ſcience & la vertu ſont mépriſées : on n'eſtime que l'argent. Périſſe le premier qui aima ce métal funeſte ! l'argent déſunit les frères : briſe les plus reſpectables liens du ſang: excite la guerre, les meurtres : & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt par lui que nous périſſons nous autres Amans.

La traduction de Gacon eſt littérale, & aiſée en même-tems ; la voici :

C'eſt un mal d'être inſenſible :
C'eſt un mal d'être amoureux ;
Mais des maux le plus terrible,
C'eſt d'aimer ſans être heureux.
L'eſprit, ni la politeſſe,
Ni même la qualité,
Ne peuvent ſans la richeſſe
Triompher de la beauté.
L'or ſeul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit ſoit l'homme avide
Qui mit ce métal au jour.
Par lui l'on voit ſur la terre
Regner le trouble & la guerre ;

(1) Ah ! que c'eſt un tourment affreux
D'aimer, ſans eſpoir d'être heureux.
DANCHET.

On voit le père & le fils
Vivre en mortels ennemis.
Mais des malheurs qu'il enfante,
Selon moi, l'un des plus grands,
C'eſt que ſans ceſſe il tourmente,
Et perd les pauvres Amans.

ODE XLVII.

SES GOUTS.

J'AIME un vieillard agréable : j'aime un jeune danſeur. Lorſqu'un vieillard danſe, ſes cheveux blancs annoncent qu'il eſt vieux, & ſa danſe que ſon eſprit eſt jeune encore.

ODE XLVIII.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

DONNEZ-moi la lyre d'Homère ; mais ſans la corde deſtinée aux combats ſanglans. Apportez les coupes marquées par les loix ; apportez les billets que je les mêle (1) ! Enivré

(1) Le premier ſoin des Anciens, lorſqu'ils ſe mettoient à table, étoit d'élire au ſort un Roi du feſtin, qui régloit la grandeur des coupes, établiſſoit des loix pour boire, & préſidoit à tout.

du Jus de la treille, je vais danser, marier ma voix au son de la lyre, & chanter des couplets bachiques au milieu des transports d'un aimable délire.

Ainsi puissé-je mollement
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale,
Où, content de ne plus souffrir
Cent maux dont la mort nous délivre,
Je cesse seulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir!

CHAULIEU.

ODE XLIX.

TABLEAU DE BACCHANALES.

HABILE Peintre, écoute ma muse lyrique; peins d'abord des villes livrées aux ris & aux plaisirs. Peins les folâtres Bacchantes, jouant de leurs doubles flûtes; & si la cire peut répondre à tes efforts, peins les loix des Amans.

Cette Ode est remplie de lacunes : nous avons tâché d'en faire un tout assorti. Nous

allons mettre sous les yeux du Lecteur un tableau analogue, & qui peut servir de supplément à Anacréon. Ce tableau a été tracé par une main savante & légère, dans un ouvrage délicieux, dont, sans doute, le seul défaut est d'être écrit avec trop d'art, trop d'esprit & de finesse. La nature l'emporte toujours sur les ornemens les plus précieux, & les plus recherchés. Rien n'est plus parfait qu'une belle & simple nudité.

« Tout-à-coup nous entendîmes un grand » bruit, & un mêlange confus de voix & d'instrumens de musique.... Nous vîmes arriver » une troupe de Bacchantes, qui frappoient » la terre de leurs thyrses, criant à haute » voix *Evohé*! Le vieux Silène suivoit, monté » sur un âne. Sa tête sembloit chercher la » terre, & si-tôt qu'on abandonnoit son corps, » il se balançoit comme par mesure. La troupe » avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur Roi. La joie regnoit avec le » désordre; une folie aimable mêloit ensemble » les jeux, les railleries, les danses, les chansons ».

Le Temple de Gnide.



ODE L.

A BACCHUS.

LE Dieu qui rend les jeunes gens propres à la fatigue, entreprenans dans leurs amours, excellens danſeurs dans les feſtins, Bacchus deſcend ſur les côteaux, apporte aux hommes un philtre délicieux, un nectar qui chaſſe les ennuis. Cette liqueur née de la vigne, eſt encore renfermée dans les raiſins, ſuſpendus à leurs ſeps (1). Quand on aura coupé ces grappes, toutes les maladies ceſſeront, la ſanté brillera ſur les viſages, & la joie regnera dans tous les eſprits juſqu'au retour de la vendange prochaine.

C'eſt dans cette ſaiſon ſi belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux,
De ſon triomphe glorieux,
La pompe la plus ſolemnelle :
Il vient de ſes divines mains

(1) En Grèce on emportoit les grappes attachées à leurs ſarmens : on les expoſoit au ſoleil pendant dix jours, & à la fraîcheur d'un égal nombre de nuits : on les laiſſoit enſuite cinq autres jours ; & le ſixième on les fouloit, & on renfermoit la liqueur dans des vaiſſeaux. On peut conſulter Héſiode ſur cet article.

Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.
Autour de son char diaphane,
Les ris voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers,
Ecartent la foule profane. . . .
Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

Rousseau.

ODE LI.

Vénus représentée sur un disque (1).

Quelle main hardie & industrieuse a pu graver sur ce Disque, avec tant d'art & de vérité, les flots amoncélés de la mer! Quel Artiste sublime & rival des Dieux a représenté si merveilleusement l'aimable Mère des Amours? Elle est nue : l'onde seule couvre les beautés qui

(1) Cette Ode est défectueuse dans le texte : elle n'en est pas moins digne d'Anacréon, quoiqu'en disent quelques Commentateurs.

qui doivent être dérobées aux regards. Cette Déeſſe nage ſur les flots mollement agités ; les preſſe de ſon beau ſein d'albâtre , les fend avec ſes épaules voluptueuſes. Elle brille au milieu des vagues , comme un lis parmi d'humbles violettes. La troupe maligne & redoutable des tendres Amours , eſt portée ſur le dos des Dauphins , & mille monſtres des mers viennent ſe jouer en bondiſſant autour de la puiſſante Vénus , qui embellit tout de ſon gracieux ſourire.



ODE LII.

LES VENDANGES.

DE jeunes garçons , & de jeunes filles portent ſur leurs épaules des paniers remplis de grappes vermeilles , & les verſent dans le preſſoir. Les hommes ſeuls foulent le raiſin , en expriment le jus délicieux , célèbrent à grands cris Bacchus dans des chanſons deſtinées aux vendanges , & conſidèrent avec plaiſir leurs tonneaux remplis de ce nectar nouveau (1). Quand un vieillard en a bu , il danſe d'un pied chancelant , fait voltiger ſes cheveux blancs ;

(1) Quelques Traducteurs liſent différemment cet endroit ; & traduiſent de cette manière: *lorſqu'ils voyent cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux.*

tandis qu'un aimable jeune homme, la tête un peu échauffée, tâche de séduire une jeune fille accablée de sommeil, couchée mollement à l'ombre sur un lit de feuillage; il la conjure au nom de son amour, de le laisser jouir, avant le tems, des faveurs de l'hymen; mais voyant ses discours inutiles, il presse plus vivement, emploie la force, & vient à bout de son dessein. Bacchus enivré de sa liqueur, se livre à mille jeux libertins avec les jeunes gens.

La traduction de Gacon offre de l'aisance, & du naturel.

Cher ami, quel plaisir de voir
Ces beaux garçons, ces jeunes filles,
Le plus doux espoir des familles,
Porter des raisins au pressoir!
Les hommes foulent la vendange,
Et font un agréable chœur,
Où chacun chante la louange
Du Dieu qui fait tout leur bonheur.
Déja la liqueur écoulée
Murmure, & bout dans le tonneau.
L'odeur de la grappe foulée
Plaît, & réjouit le cerveau;
Les vieillards remplis d'alégresse,
En buvant de ce jus nouveau,
Malgré le poids de la vieillesse,
Dansent au son du chalumeau.
Mais le plus plaisant de la fête,
C'est qu'un jeune homme, à qui le vin

A déja donné dans la tête ,
Minute un amoureux larcin ;
Il cherche , & rencontrant ſa belle
Couchée à l'écart , & dormant ,
Sans bruit il ſe gliſſe auprès d'elle ,
Et la baiſe amoureuſement ,
Philis réveillée , & ſurpriſe ,
Envain repouſſe le galant :
Loin de quitter ſon entrepriſe ,
Le vin le rend plus pétulent :
L'Amour pendant ce badinage
Darde à la belle un de ſes traits ;
L'Amant qu'anime un doux préſage ,
Des paroles vient aux effets :
Et malgré l'Amante obſtinée ,
A lui témoigner ſon courroux ,
Il fait tant , qu'avant l'Hyménée ,
Il jouit des droits de l'Epoux.

ODE LIII.

SUR LA ROSE.

JE veux chanter la ſaiſon nouvelle , couronnée de fleurs , & la Roſe printanière. Ami , ſecondez mes chants. La Roſe eſt le doux parfum des Dieux (1) ; la joie des mortels ; le

(1) On pourroit peut-être traduire ainſi : *la Roſe eſt le pur ſouffle des Dieux.*

plus bel ornement des Graces dans la saison fleurie des amours, & les plus chères délices de Vénus. Elle fait tout le soin des Poëtes. Les Muses la trouvent pleine de charmes. On se plaît à la cueillir au milieu des épines. Qu'il est agréable de tenir d'une main délicate cette fleur consacrée à l'Amour, & d'en respirer la douce odeur (1) ! La Rose est délicieuse sur les tables, dans les festins, & aux fêtés de Bacchus. Que peut-on faire de charmant sans les Roses ? Dans le langage des Poëtes, c'est l'Aurore aux doigts de Rose ; les Nymphes aux bras de Rose ; & Vénus au teint de Rose. La Rose est utile aux malades : elle sert pour embaumer les morts ; résiste au temps ; conserve toujours sa première odeur ; ensorte qu'elle a des agrémens, même dans sa vieillesse. Parlons maintenant de son origine. Lorsque la Mer produisit de son écume ensanglantée la belle Vénus, & la montra toute éclatante sur ses flots tranquilles ; quand Pallas qui aime le bruit des armes, sortit toute armée du cerveau de Jupiter, alors la Rose, cette fleur brillante & nouvelle, embellit la terre. Tous les Dieux voulant contribuer au développement de cette

---

(1) Quelques Traducteurs rendent différemment cet endroit. *Il est doux*, disent-ils, *de prendre une feuille de Rose, & de l'échauffer, & de frapper légèrement dessus, afin de juger par son bruit du succès de ses amours.*

fleur immortelle de Bacchus, l'arrosèrent de nectar, & aussi-tôt cette plante agréable s'éleva majestueusement sur sa tige épineuse.

« Cette Ode, dit Gacon, est d'une grande » beauté. Jamais Peintre fleuriste n'a si bien » représenté la Rose avec tous ses charmes. On » la voit; on la sent; on la touche dans ce » tableau. Le ciel, la terre, les Déesses, les » Nymphes, les hommes, tous les Dieux » concourent à l'envi pour relever l'éclat de » cette charmante fleur. Peut-on mieux louer » son coloris qu'en disant, que toutes les » belles choses en participent »!

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore;
Toi, dont Zéphire va jouir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir!

Que dis-je, hélas! crains de paroître;
Differe un moment de t'ouvrir:
L'instant qui doit te faire naître,
Est celui qui doit te flétrir!

Thémire est une fleur nouvelle
Qui subira la même loi:
Rose, tu dois briller comme elle;
Elle doit passer comme toi.

Quitte cette tige épineuſe;
Prête-lui tes vives couleurs:
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.

Va; meurs ſur le ſein de Thémire;
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire,
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pancher:
Éclate à nos yeux ſans leur nuire:
Pare ſon ſein ſans le cacher.

Mais ſi quelque autre main s'avance,
Si quelque amant eſt mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance;
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur l'autel que tu dois parer:
Un ſoupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut ſoupirer.

Fais lui sentir par mes alarmes
Le prix du plus grand de ses biens:
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

M. Bernard.

ODE LIV.

SUR SA VIEILLESSE.

Je rajeunis dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens : quoique vieux, j'ai des aîles pour la danse. Attends-moi, jeune Cybèle, je te suis, & me couronne de fleurs, en volant sur tes pas. Loin de moi la froide vieillesse : jeune encore je vais danser avec ces jeunes gens. Que l'on m'apporte une coupe remplie de vin : on va juger de la vigueur d'un vieillard, qui sait chanter, boire & se livrer à une aimable folie.



ODE LV.

SUR LES AMANS.

Les courfiers font marqués à la cuiffe avec un fer rouge. On reconnoît les Parthes à leurs tiares élevées. Moi, je devine les Amans, dès que je les vois. Ils portent au fond du cœur une marque légère.

ODE LVI.

SUR SA VIEILLESSE.

Mon front & ma tête font déja couverts de cheveux blancs : je n'ai plus les graces attrayantes de la jeuneffe : mes dents prouvent que je fuis vieux : il me refte peu de jours agréables. Cette cruelle penfée m'afflige : je pouffe de profonds foupirs. Que je redoute le Tartare, ce gouffre fombre & terrible, dans lequel, la Parque, malgré nos efforts, nous précipite fans retour (1) !

(1) On ne voit point deux fois le rivage des morts . . . .
Et l'Avare Achéron ne lâche point fa proie.
RACINE.

Mais, hélas! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.
Déja la vieilleſſe s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'Arrêt du ſort,
Qui m'y livre ſans eſpérance.

CHAULIEU.

ODE LVII.

SUR LE PRINTEMS.

Qu'il eſt agréable de ſe promener à travers les prairies émaillées, où le ſouffle odorant des zéphirs courbe légèrement les tendres gazons! Quels charmes de conſidérer les vignes conſacrées à Bacchus! Quelles délices d'errer ſous les pampres épais, avec une jeune Beauté, reſpirant, exhalant Vénus toute entière.

Mais des deſtins impitoyables
Les arrêts ſont irrévocables:
Qui paſſe l'Achéron ne le repaſſe plus.

Mme. DESHOULIERES.

ODE LVIII.

SUR DE DOUCES ORGIES.

HOLA, Esclave, apporte-moi une large coupe; je veux boire à grands coups; verse une fois plus d'eau que de vin, pour tempérer les esprits fumeux de cette liqueur..... Vîte, donne-moi ma coupe. N'imitons point par de bruyantes orgies, & par des cris confus, les Scythes au milieu de leurs repas. Pour nous, buvons à pleine coupe, en chantant d'agréables couplets.

ODE LIX.

SUR SES GOUTS.

JE hais le buveur qui ne parle que de meurtres sanglans, & de guerres funestes. J'aime, & je recherche l'homme aimable qui, réunissant aux plaisirs de Vénus, les dons brillans des Muses, entretient agréablement ses convives.



ODE LX.

SUR L'AMOUR.

Je célèbre dans mes chants le beau Cupidon, couronné de guirlandes variées. L'Amour est le maître des Dieux, & soumet à son joug tous les Mortels.

Tout reconnoît l'Amour ; & les Nymphes des ondes
Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes profondes ;
L'on entend dans les airs soupirer les oiseaux,
Et la vigne amoureuse embrasse les ormeaux.

RICHER.

Chantons l'Amour, chantons le pouvoir de ses armes :
Il blesse les Mortels ; il enchaîne les Dieux :
Il brûle au sein des eaux, il regne dans les Cieux :
La terre, les enfers sont soumis à ses charmes.

DANCHET.

ODE LXI.

SUR LE MÊME SUJET.

O SOUVERAIN, ô tyran des cœurs, la belle Vénus, les Nymphes aux tendres regards courent légèrement avec toi sur le sommet des montagnes: Amour, écoute favorablement mes prières: daigne me secourir: détermine ma maîtresse à couronner mes feux.

ÉPITHALAME.

VÉNUS, Reine des Déesses: Amour, puissant vainqueur, Hymen, source de vie, c'est vous que je célèbre dans mes vers. C'est vous que je chante Amour, Hymen, & Vénus. Regarde, jeune homme, regarde ta maîtresse; leve-toi, Stratocle, favori de Vénus, Stratocle, mari de Myrille, contemple ta chère épouse; elle brille par sa fraîcheur, ses graces, & ses charmes. La Rose est la reine des fleurs. Myrille est une Rose au milieu de ses compagnes. Jouis de ses chastes embrassemens, jusqu'à ce que le soleil éclaire les lieux les plus sombres; puisses-tu

bientôt voir croître dans ta maison un fils qui te ressemble (1) !

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR TIMOCRATE.

TIMOCRATE vaillant au milieu des combats, repose dans ce tombeau. Mars n'épargne point les braves, les lâches seuls sont à l'abri de ses coups.

L'Abbé Desportes qui vivoit du temps de Henri III, paroît avoir imité cette Épigramme dans l'épitaphe de Timoléon de Cossé, Comte de Brissac.

Brissac étoit sans peur, jeune, vaillant & fort :
Il est mort toutefois : passant ne t'en étonne,
Car Mars, le Dieu guerrier, pour montrer son effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lâches pardonne.

(1) On traduit ordinairement : *qu'il naisse bientôt un Cyprès dans ton jardin*. Ce sens ne fait allusion à aucune coutume connue, à aucun usage ancien. Nous avons suivi la correction de Corneille de Paw ; elle paroît nécessaire.

On trouve dans l'héritier du nom de ce Héros, M. le Maréchal de Brissac, même candeur, même franchise, même bravoure, même intrépidité.



II.

SUR AGATHON.

Toute la Ville d'Abdère a poussé des cris de douleur, en voyant sur le bûcher le belliqueux Agathon, mort en défendant ses murs. Mars avide de sang, n'a jamais immolé au milieu des cruels combats, un jeune guerrier aussi fameux.



III.

SUR CLÉONORIDE.

Le désir de revoir votre chère patrie, ô Cléonoride, vous a conduit au trépas. Vous avez osé vous exposer pendant l'hiver, à la fureur de l'orageux vent du midi : cette saison perfide vous a été funeste. Les flots irrités vous ont englouti à la fleur de votre brillante jeunesse.



IV.

SUR UN TABLEAU DE BACCHANTES.

Celle qui tient un Thyrſe, c'eſt Eliconias ; Xantippe eſt à ſes côtés : Glaucé marche enſuite. Elles reviennent des montagnes ; portent à Bacchus du lierre, des grappes de raiſin, & un chevreau gras.



V.

SUR LA GENISSE DE MYRON (1).

Berger fais paître plus loin ton troupeau, de peur qu'avec tes geniſſes tu n'emmènes celle de Myron, comme ſi elle reſpiroit véritablement.

(1) Myron étoit un célèbre fondeur. Pétronne dit de cet Artiſte, *qu'il avoit trouvé l'art de renfermer, pour ainſi dire, l'ame des hommes & des bêtes dans des chef-d'œuvres d'airain.* Auſonne raconte plaiſamment le refus que ce fondeur éprouva de la part de la fameuſe Laïs. Myron ſe préſenta chez cette Courtiſanne, en fut fort mal accueilli. Il s'imagina que ſes cheveux blancs étoient la ſeule cauſe de ſa mauvaiſe réception. Il ſe retire, va peindre en brun ſes cheveux,



VI.

SUR LE MÊME SUJET.

Cette geniſſe n'a point été jettée en moule : la vieilleſſe l'a changée en bronze : Myron prétendoit fauſſement que c'étoit un ouvrage de ſa main.



ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

PAR JULIEN.

J'ai ſouvent chanté dans mes vers, & je le répéterai du fond de mon tombeau : Amis, buvez avant que la mort vous réduiſe en pouſſière.

& revient ſe préſenter avec confiance ſous ce déguiſement. Laïs le reconnoît, & lui dit d'un ton railleur : *Imbécille que tu es, tu me demandes une choſe que je viens de refuſer à ton père.*

ODE.

SUR ANACRÉON.

J'AI cru pendant un songe qu'Anacréon me regardoit & m'appelloit. Soudain je cours vers le chantre mélodieux de Téos ; je le serre ; je l'embrasse. Quoique déja vieux, il avoit encore de la fraîcheur. La volupté brilloit dans ses yeux. Ses lèvres exhaloient l'odeur du vin. L'Amour lui donnoit la main, & dirigeoit ses pas chancelans. Alors ce Poëte prend sa couronne, m'en fait présent. *Elle sentoit* Anacréon. Je la tiens à peine, que je la mets sur mon front : quelle imprudence ! depuis cet instant je n'ai cessé d'aimer.

« Ce petit Poëme, dit Gacon, fait un portrait » si naturel, & si agréable d'Anacréon, qu'il » mérite bien d'être à la suite de ses ouvrages. » Il est même composé avec des termes si ga- » lans & si délicats, qu'il y a peu d'ouvrages en » ce genre qui lui soient comparables. »



FRAGMENS.

Puiffé-je mourir ! c'est le feul remède aux maux que j'endure.

Pour moi, je ne défire ni la corne d'Amalthée, ni de régner cent cinquante ans à Tarteffus.

Déja commence le mois confacré à Neptune (1). Les nuages portent de noirs torrens d'eau : les tempêtes furieufes foufflent avec un bruit épouvantable.

J'ai mangé un peu : j'ai bu de la liqueur de Bacchus : je touche maintenant les cordes voluptueufes de ma lyre : je célèbre les charmes & les appas de ma maîtreffe.

(1) Ce mois répond à la fin de Décembre, & au commencement de Janvier.

J'aime, & je n'aime point. Je suis fou : je suis sage.

Je veux rire & folâtrer avec toi : ton caractère est aimable, & ton humeur charmante.

Lorsque je t'écoutois le plus attentivement, & dans le dessein de fuir l'amour, ce Dieu s'est rendu maître de mon cœur.

Jeune Beauté, dont les cheveux flottans sont couverts d'un voile tissu d'or, daigne écouter un vieillard.

Je hais & je déteste ceux qui parlent d'un ton élevé, emphatique. Savoir garder le silence, voilà la plus belle qualité.

Apporte de l'eau : apporte du vin : donne-moi des couronnes de fleurs fraîchement écloses. Je ne veux pas combattre plus long-tems contre l'Amour.

L'Amour me donne des aîles légères : je m'é-

leve jusques aux cieux : mais l'objet de mon ardeur est insensible à mes feux (1).

(1) Il reste encore plusieurs fragmens d'Anacréon : il est presqu'impossible de les traduire en François. Ce sont des vers détachés, des moitié de vers, qui ne présentent aucun sens suivi.





VIES DE BION ET DE MOSCHUS.

Bion & Moschus parurent quelque tems après Théocrite, deux cens cinquante ans avant l'Ere vulgaire. On ignore les détails, & les circonſtances de leur vie. L'on ſçait ſeulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poiſon. Moſchus, ſon diſciple, naquit en Sicile. Suidas prétend qu'il fut lié avec Ariſtarque.

Ces deux Poëtes ſe rendirent célèbres par leurs Poéſies paſtorales, dans leſquelles on

apperçoit plus d'art & de finesse, plus de choix & d'apprêt, que dans celles de Théocrite. Bion & Moschus ne placent jamais leur Scène à l'ombre d'un bois antique & solitaire, ni sur les bords champêtres d'une fontaine, bordée de mousse & de gazon. Ils offrent dans leurs Idylles le portrait délicat & ingénieux de l'Amour; l'effrayant tableau d'Hercule en fureur, massacrant ses enfans; ou une jeune Princesse folâtrant au milieu des prairies émaillées, avec le cortège voluptueux de ses aimables compagnes: ou Vénus en proie à la douleur, à l'aspect d'Adonis, blessé, déchiré, exhalant son dernier soupir. Jamais ils ne peignent des bergères simples, naïves, des troupeaux bondissans, la fraîcheur du matin, les moissons jaunissantes, le concert harmonieux des habitans de l'air, ni des ruisseaux serpentans à travers les prés fleuris, les disputes, les combats, & les amours des Bergers. On ne peut appliquer à leurs Idylles ces vers charmans de Boileau:

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,

Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.

Les Idylles de Bion & de Moschus sont ingénieuses, agréables, brillantes, délicates, gracieuses. Elles pétillent d'esprit; l'art perce toujours. Leur style trop fleuri, trop recherché, éblouit.

C'est un défaut dont on ne peut se garantir quand on est plus occupé de l'esprit, que du cœur. Le langage de la nature est toujours préférable; il est même nécessaire dans l'Idylle (1), qui choisit ordinairement ses sujets au milieu des champs, & parmi les Bergers.

Théocrite peignit la nature simple, négligée, agreste : Moschus l'embellit, orne tous ses sujets : Bion se distingue par un coloris séduisant, des peintures recherchées, un style riche, & peut-être trop brillanté. Pour réussir parfaitement dans l'Idylle, il faudroit posséder les différentes qualités de ces trois Poëtes ; réunir par un mêlange heureux la simplicité champêtre

(1) *Idylle* signifie une peinture dans le genre doux & gracieux.

de Théocrite, les agrémens de Mofchus, l'art & le brillant de Bion. Il nous refte très-peu d'Idylles de ces deux derniers Poëtes : mais elles font très-précieufes, & leur beauté fait regretter toutes celles que le tems nous a ravies.



IDYLLES

IDYLLES DE BION.

IDYLLE I.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

JE pleure Adonis : il n'eſt plus, le bel Adonis n'eſt plus (1) ! les Amours en verſent des pleurs. Vénus quitte ces voiles de pourpre : lève-toi, Déeſſe infortunée ! prends des habits de deuil : frappe ton ſein : dis à toute la nature : Adonis, le charmant Adonis n'eſt plus.

Je pleure Adonis ; les Amours ſont baignés de larmes.

Le bel Adonis eſt étendu ſur ces montagnes ; une dent cruelle a déchiré ſa cuiſſe d'albâtre ; il reſpire à peine : Vénus en eſt déſolée. Un ſang noir coule ſur ſa peau blanche comme la

(1) On peut traduire différemment, & le ſens eſt également beau. *Les Amours s'écrient en pleurant : il n'eſt plus le charmant Adonis.*

neige ; ses paupieres s'appesantissent ; ses yeux s'éteignent : les roses de ses lèvres s'effacent, & avec elles meurt un baiser, que Vénus s'efforce de recueillir. Elle trouve encore de la douceur dans ces froids embrassemens ; mais, hélas ! Adonis y est insensible.

Je pleure Adonis : les Amours sont baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuisse une cruelle, une affreuse blessure ; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de son cœur. Près de ce jeune Berger, ses chiens attendris ont poussé des hurlemens. Les Nymphes des montagnes sont éplorées. Vénus accablée de tristesse, les cheveux épars, les pieds nuds, erre à travers les forêts, & les ronces sont teintes de son sang divin. Elle parcourt les vallons, les fait retentir de ses cris, appelle à haute voix son Époux, nomme le jeune Adonis. Cependant un sang noirâtre s'élance en bouillonnant de la blessure d'Adonis, & rougit l'ivoire de son sein.

Les Amours s'écrient en pleurant : ah ! Vénus, ah ! Vénus.

Vénus, en perdant le charmant Adonis, a perdu ses attraits. Qu'elle étoit belle, lorsque son Époux vivoit ! hélas ! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes ! Les échos des forêts & des montagnes répètent ce lugubre cri : Adonis le bel Adonis n'est plus ! Les fleuves parta-

gent la douleur de Vénus : Les fontaines, par leur murmure plaintif, semblent pleurer Adonis. Les fleurs n'ont plus d'autre couleur que celle du sang. Les collines retentissent, la Ville est remplie des accens douloureux de Vénus.

Ah Vénus! ah Vénus! le charmant Adonis n'est plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de l'extrême amour de Vénus. Ah! quand elle apperçut l'énorme blessure d'Adonis; quand elle vit son sang épanché sur sa cuisse inanimée, elle étendit les bras, & dit d'une voix plaintive : arrête, cher Adonis, demeure, infortuné Adonis; ne me fuis pas pour toujours. Que je t'embrasse encore! que je colle mes lèvres sur les tiennes! ouvre les yeux! embrasse-moi pour la dernière fois! embrassé-moi : tandis que tu respires encore: mes lèvres recueilleront ton dernier soupir; il passera au fond de mon cœur; il pénétrera dans mon ame; je savourerai ce doux philtre; je m'enivrerai d'amour; je conserverai ce baiser comme toi-même, puisque tu me fuis pour toujours, infortuné Adonis! Adonis tu fuis loin de moi; tu fuis, hélas! sur la rive ténébreuse; tu descends chez le cruel & terrible Roi des Enfers : & moi, malheureuse, je vis; je suis Déesse; je ne puis t'accompagner. Proserpine, reçois mon Époux; ton pouvoir l'emporte sur le mien; tous les objets agréables sont précipités dans ton empire; mon infortune

eſt à ſon comble; je ſuis accablée de douleur; je pleure Adonis, il eſt mort pour moi, je ne le reverrai plus, & je te crains, redoutable Déeſſe. Tu meurs, charmant Adonis; mon bonheur a paſſé comme un ſonge : Vénus eſt ſans Époux; les Amours ont déſerté mon temple: ma ceinture a péri avec toi; jeune téméraire, pourquoi chaſſois-tu ? Comment, avec tant de charmes, as-tu oſé attaquer des bêtes féroces ? Ainſi gémiſſoit Vénus ; les Amours verſoient des pleurs.

Ah Vénus ! infortunée Vénus, le charmant Adonis n'eſt plus.

Vénus répand autant de larmes, qu'Adonis perd de ſang. En tombant ſur la terre, le ſang donne naiſſance à la Roſe, & les pleurs à l'Anémone (1).

---

(1) Cette Idylle tendre, douloureuſe, contient des tableaux touchans, des détails ingénieux, des ſituations triſtes, & cependant gracieuſes. Toutes les beautés, toutes les graces ſe trouvent réunies dans cette Idylle charmante. On pourroit reprocher à Bion quelques jeux de mots, trop d'eſprit, trop d'art dans quelques endroits de ce chef-d'œuvre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté, fruit du commerce inceſtueux de Cynirre & de Myrrha. Vénus l'aima paſſionnément. Elle le métamorphoſa en Anémone. On inſtitua en ſon honneur des jeux célèbres, qui furent tranſportés en Grèce, après avoir été répandus dans l'Aſie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'eſt plus.

Vénus, ceſſe de pleurer ton Époux. On a préparé un lit de verdure, pour recevoir Adonis privé de la lumière. O Vénus, quoiqu'il ſoit environné des ombres de la mort, ſa beauté, ſes charmes brillent encore ; il paroît ſommeiller. Placez-le ſur ce lit ; qu'il y repoſe ſur ces vêtemens précieux, avec leſquels il goûtoit pendant la nuit dans ta couche dorée un ſommeil divin. Malgré ſa pâleur, ô Vénus, aime toujours Adonis ! Étends-le ſur les guirlandes & ſur les fleurs. Hélas à ſa mort toutes les fleurs ſe ſont flétries. Prodigue les odeurs : fais pour Adonis un bain de parfums & d'eſſences. Que tous les parfums ſoient anéantis, puiſque ton doux parfum, Adonis n'eſt plus ! le bel Adonis eſt étendu ſur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémiſſent les Amours. Ils ont coupé leurs cheveux ſur le lit d'Adonis. L'un foule aux pieds ſon arc : l'autre ſes flèches : un troiſième rompt ſon carquois : celui-ci délie la chauſſure d'Adonis : celui-là porte de l'eau dans des vaſes d'or : un autre lave la cuiſſe, un autre agite ſon aîle ſur le front d'Adonis & le rafraîchit.

---

ces ſortes de fêtes de placer Adonis ſur un lit ſuperbe. Une fauſſe Vénus imitoit l'amour, la douleur, l'accablement, les tranſports, l'anéantiſſement de la véritable Vénus.

Les Amours versent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint son flambeau à la porte du temple ; il a brisé la couronne nuptiale. Il n'est plus d'Hyménée. On ne chante plus l'Hyménée : on n'entend que ces cris lugubres : Hélas, Adonis ! Ah ! ah ! infortuné Adonis ! Hélas ! Hyménée ! ô Hyménée ! Les Graces pleurent le fils de Cynirre : elles répétent à haute voix ; hélas, il n'est plus, le charmant Adonis ! le bel Adonis ! n'est plus ! O Vénus, leurs cris plaintifs sont plus perçans que les tiens ? Les Parques mêmes, devenues sensibles, regrettent Adonis : elles veulent le rappeler à la vie par des chants magiques : c'est envain : il ne les entend point ; l'inflexible Proserpine ne veut pas le rendre.

Taris tes larmes, ô Vénus ! fuis dans ce jour les festins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.

Ceux qui aiment la belle Poésie nous sauront gré, sans doute, de retrouver ici les vers sublimes & énergiques de la Fontaine (1).

J'ai voulu célébrer l'Amour de Cythérée,
Adonis dont la vie eut des termes si courts,

---

(1) L'Adonis du *Fablier* François est un des plus beaux morceaux de Poésie que nous ayons dans notre langue. La Fontaine étoit dans toute la vigueur de l'âge, quand il composa ce Poëme, semé de vers dignes d'Homère & de Virgile.

Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours....
Tantôt ſur des tapis d'herbe tendre & ſacrée,
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée.....
Et quelquefois aſſis ſur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttans à chaque bond
Suivoient les longs replis du criſtal vagabond....
Enfin, de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des Mortels, l'Amour de tous les yeux,
Par le vouloir du ſort enſanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ſes armes,
Et d'un coup auſſi-tôt il détruit mille charmes....
De ſes yeux ſi brillans la lumière eſt éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont ſa bouche étoit peinte;
On n'en voit que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits, où régnoient tant d'appas.....
Prêtez-moi des ſoupirs, ô vents, qui ſur vos aîles
Portâtes à Vénus de ſi triſtes nouvelles.
Elle accourt auſſi-tôt, & voyant ſon Amant,
Remplit les environs d'un vain gémiſſement.....
Vénus l'implore envain (l'*Enfer*) par de triſtes accens;
Son déſeſpoir éclate en regrets impuiſſans:
Ses chéveux ſont épars, ſes yeux noyés de larmes.....
Après mille ſanglots enfin elle s'écrie:
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!

Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux;
Montre-toi plus fenſible à mes triſtes adieux;
Vois de quelle douleur ton Amante eſt atteinte:
Hélas! j'ai beau crier, il eſt ſourd à ma plainte,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter.
Mes pleurs, ni mes ſoupirs ne peuvent l'arrêter,
Encor ſi je pouvois le ſuivre en ces lieux ſombres!
Que ne m'eſt-il permis d'errer parmi les ombres!
Deſtins, ſi vous vouliez le voir ſi-tôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuſe Vénus! que te ſervent ces armes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes?
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours,
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle,
Prit à filer leur trame une peine éternelle.
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir:
Noires Divinités du ténébreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire;
Rois des peuples légers, ſouffrez que mon Amant,
De ſon triſte départ me conſole un moment.
Vous ne le perdrez point; le tréſor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre ſombre demeure.
Quoi! vous me refuſez un préſent ſi léger!
Cruels, ſouvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs ſi ſecrettes:
Grottes, qui tant de fois avez vu mon Amant

Me raconter des yeux ſon fidelle tourment ;
Lieux, amis du repos, demeures ſolitaires,
Qui d'un tréſor ſi rare étiez dépoſitaires,
Déſerts, rendez-le moi ; deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monſtre, auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point ? Adieu donc, ô belle ame !
Emporte chez les Morts ce baiſer tout de flamme.
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis.
Ainſi Vénus ceſſa ; les rochers à ſes cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes.
Zéphire en ſoupira : le jour voila ſes charmes,
D'un pas précipité ſous les eaux il s'enfuit,
Et laiſſa dans ces lieux une profonde nuit.



IDYLLE II.

L'AMOUR ET LE JEUNE OISELEUR.

Un jeune Oiseleur tendoit un jour des embûches aux oiseaux dans un bois épais. Il vit le volage Amour sur une branche de buis. Comme cet oiseau lui paroît fort gros, il unit soudain avec joie tous ses gluaux, observe l'Amour qui voltige çà & là. Au désespoir de son peu de succès, le jeune Oiseleur jette de dépit ses gluaux, court vers un vieux Laboureur, dont il avoit appris cet art, lui raconte son malheur, & lui montre l'Amour posé sur une branche. Le vieillard en secouant la tête sourit & répond au jeune Berger : laisse ta pipée ; ne poursuis plus cet oiseau ; fuis loin de lui ; il est trop redoutable. Tu seras heureux, tant que tu ne le prendras point. Mais quand tu seras dans l'âge viril, cet oiseau qui fuit & voltige, fondra tout-à-coup sur ta tête, & s'y reposera de lui-même.



IDYLLE III.

L'ÉCOLIER MAITRE.

JE dormois encore; je vis la puissante Vénus, tenant par la main son fils Cupidon qui baissoit les yeux. Elle m'adressa ces mots : Berger que je chéris, reçois l'Amour, apprends-lui à chanter : elle dit, & disparut. Et moi, quelle folie! j'enseignois à l'Amour mes chansons rustiques, comme s'il eût voulu les retenir. Je lui apprenois comment le Dieu Pan avoit inventé le chalumeau pastoral; Minerve la flûte; Mercure la lyre; Apollon le tendre luth. Telles étoient mes leçons. Cupidon les dédaignoit, me chantoit des sujets érotiques, les amours des hommes & des Dieux, les bons tours de sa mère. J'oubliai tout ce que j'avois appris à l'Amour, & je ne me ressouvins que des chansons amoureuses de Cupidon.

M. de la Monnoie a traduit en vers cette Idylle.

Je vis un jour en songe Cythérée,
Qui par la main tenoit Amour son Fils,
Baissant les yeux. Berger, me dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève, & l'instruis.
Moi bonnement je me mis à lui dire,

Mes premiers airs ; comment un tel Dieu sçut
Tourner la flûte ; un tel autre la lyre :
Tel le hautbois ; tel la harpe, ou le luth.
De tout cela rien au Galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guère :
Écoute-moi, je l'entends un peu mieux.
Il m'entonna les bons tours de sa mère,
Et les amours des hommes & des Dieux.
Je fus pour moi si charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce Dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

IDYLLE IV.

LES MUSES COMPAGNES DE L'AMOUR.

Les Muses loin de craindre le cruel Amour, le chérissent & suivent toujours ses pas. Si quelqu'esprit froid & glacé (1) veut chanter des vers, elles s'éloignent de lui, & ne daignent pas l'instruire. Un Poëte enflammé par l'Amour, fait-il entendre des chants harmonieux, toutes l'inspirent à la fois. Je l'éprouve moi-même. Si je veux célébrer un Héros, ou un Dieu, je m'exprime avec peine, ma voix est foible, embarrassée. Mais quand je chante ou l'Amour ou Phyllis, je fais entendre alors les chants les plus tendres & les plus agréables.

(1) Un bel esprit.

IDYLLE V.

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE.

Si mes Poésies légères sont bonnes, elles augmenteront seules la gloire que j'ai déja acquise dans le commerce des Muses. N'ont-elles aucun agrément : pourquoi travaillerois-je davantage ? Si Jupiter, ou la Parque aveugle, qui frappe ses victimes dans tous les rangs, nous eussent donné deux espaces de tems à vivre, l'un au milieu de la joie & des plaisirs ; l'autre dans les travaux accablans : alors nous aurions pu faire succéder le repos aux fatigues. Mais les Dieux impitoyables n'ont accordé aux hommes qu'un jour, qu'un instant de vie. Pourquoi donc, insensés que nous sommes, nous consumer par les peines, & les travaux ! Jusques-à-quand cultiverons-nous les arts, toujours entraînés par l'appas du gain & des richesses, pour en amasser de plus considérables que celles que nous possédons déja ? Ah ! nous avons oublié sans doute, que nous sommes tous nés mortels, & que par l'arrêt du sort, notre vie n'est qu'un moment rapide.

IDYLLE VI.

L'AMITIÉ EST LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX celui qui aime, quand on le paye d'un ſincère rétour (1) ! Théſée l'étoit même chez l'inflexible Pluton : l'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreſte goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique : ſon cher Pylade le ſuivoit dans toutes ſes courſes lointaines. Pendant que Patrocle vivoit, Achille étoit heureux. Il le fut encore après la mort de ſon ami, en le vengeant d'une manière éclatante (2).

(1) Chantez, mais chantez le bonheur
D'être aimé, quand on aime.
Mme. DESHOULIERES.

(2) Ce vers eſt ſuſceptible de pluſieurs ſens : on peut conſulter les notes de Longepierre.



IDYLLE VII.

SUR LE PRINTEMS.

CLÉODAMUS ET MYRSON.

CLÉODAMUS.

QUELLE saison, du Printems, de l'Hiver, de l'Automne, ou de l'Été, t'est la plus agréable, ô Myrson ? laquelle préfères-tu ? Est-ce l'Été ? il met fin à toutes nos fatigues. L'Automne ? ses fruits abondans calment la faim. L'Hiver, qui suspend les travaux ; où l'on jouit près d'un bon feu du repos & de la tranquillité ? Les beaux jours du Printems te plaisent-ils davantage ? dis ce que ton cœur aime le mieux ! nous avons le tems de nous entretenir ensemble.

MYRSON.

Il ne convient pas aux mortels de juger les ouvrages des Dieux. Ils sont tous agréables, & portent l'empreinte de la divinité. Cependant, Cléodamus, je te dirai (pour t'obéir) quelle saison me plaît davantage ; ce n'est pas l'Été : ses chaleurs sont trop brûlantes. Ni l'Automne : ses fruits procurent de cruelles maladies. L'affreux Hiver apporte des tourbillons de neige :

je crains les froids rigoureux. Que le Printems, l'unique objet de mes ardens désirs (1), règne l'année entière! ni le froid, ni la chaleur ne nous incommodent dans cette saison. Au Printems toute la nature enfante : toutes les plus belles productions se développent, & les nuits sont égales aux jours.

---

(1) Il y a dans le grec le *Printems trois fois désiré*, dans le même sens que le *ter que beatus* des Latins, trois fois heureux : c'est-à-dire très-heureux, on ne peut plus heureux. Cependant le Poëte veut peut-être faire entendre que Myrson désire le Printems, à chaque autre saison, & par conséquent trois fois par an. Ce sens peut se soutenir.



IDYLLE VIII.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON ET LYCIDAS.

MYRSON.

VEUX-TU chanter, ô Lycidas, un air Sicilien, doux, tendre, harmonieux, érotique, semblable à celui que le Cyclope Poliphème répétoit pour Galatée ?

LYCIDAS.

Volontiers. J'aime à jouer de la flûte. Quel sujet chanterai-je ?

MYRSON.

Chante, ô Lycidas, la chanson de Scyros. Raconte le vif amour du fils de Pélée, ses baisers furtifs, ses caresses nocturnes. Dis comment, sous un habit de fille, il déguisoit son sexe, goûtoit des plaisirs enchanteurs. Dis comment Déidamie enflammoit, brûloit son cœur au milieu des jeunes Princesses de la Cour de Lycomède, & lui faisoit couler dans l'obscurité des jours sans gloire ?

LYCIDAS.

Un Berger enleva autrefois Hélène, & conduifit fur le Mont Ida, cet objet de la douleur amère d'Œnone. Sparte irritée de cet affront, affemble les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène, de l'Elide, de la Laconie, tous les Grecs quittent leurs foyers, courent à la vengeance, portent par-tout le fer & le feu. Achille caché feul au fond du Palais de Lycomède, étoit armé d'une quenouille. Confondu parmi de jeunes Princeffes, il apprenoit à filer la laine. Ses mains délicates s'occupoient alors à des ouvrages de femmes. L'éclat & les charmes de la beauté brilloient fur fon vifage. Son air & tout fon extérieur paroiffoient efféminés. Son teint étoit femé de lis & de rofes. Il avoit la démarche d'une jeune fille, cachoit fes cheveux fous un voile léger, réuniffoit dans fon cœur le courage de Mars, & l'amour d'un Héros. Il adoroit Déidamie depuis le lever de l'Aurore, jufqu'à la nuit; imprimoit quelquefois des baifers de feu fur fes mains d'albâtre; preffoit fouvent entre fes bras cette beauté; chériffoit les larmes qu'elle répandoit; ne mangeoit qu'avec elle, & employoit tous les artifices pour partager fon lit......

IDYLLE IX.

A VÉNUS.

CHARMANTE Cythérée, fille de la Mer & du Souverain de l'Olympe, pourquoi traites-tu les hommes & les Dieux avec tant de cruauté ? mais que dis-je avec cruauté. Ah ! mon expression est trop modérée. Quel ressentiment a pu te déterminer à donner naissance à l'Amour, à ce Dieu barbare, farouche, impitoyable, dont l'esprit répond si peu aux charmes avec lesquels il nous séduit. Pourquoi, cruelle, lui donner des aîles, & la puissance de lancer si loin ses traits ? nous ne pouvons plus éviter ses coups terribles.





FRAGMENS.



SUR HYACINTHE.

La peine que reſſent Apollon dans ce moment le rend muet, l'anéantit. Il emploie tous les remèdes : il appele à ſon ſecours les ſecrets de la médecine. Il met de l'ambroſie, il verſe du nectar ſur la bleſſure, pour calmer, pour adoucir la douleur ; mais hélas ! les remèdes ne peuvent rien contre la mort.

SUR DIVERS SUJETS.

Une goutte d'eau, ſelon le proverbe, tombant continuellement ſur la pierre, la mine & la creuſe inſenſiblement (1).

---

(1) La Beauté la plus ſévère
Prend pitié d'un long tourment ;
Et l'Amant qui perſévère,
Devient un heureux Amant.
Tout eſt doux & rien ne coûte,
Pour un cœur qu'on veut toucher ;

La beauté sied bien aux femmes, & la force aux hommes.

Que l'Amour appele à sa suite les Muses: que les Muses accompagnent l'Amour: que les Muses m'inspirent, au gré de mes désirs, un chant doux, mélodieux: c'est le plus agréable, & le plus sûr de tous les remèdes.

Il ne convient pas, mon ami, de recourir à un Artiste pour toute sorte d'ouvrages, & d'employer une main étrangère. Façonne toi-même ta flûte; tu le peux aisément.

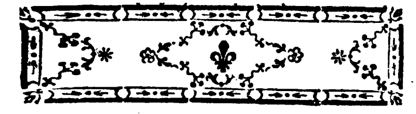
En continuant de marcher doucement, je suis parvenu sur le penchant de cette colline. Je soupire sur ce sable aride, & sur ce rivage désert. Je tâche de fléchir la cruelle Galatée. Je ne perdrai pas l'espérance, même jusque dans la vieillesse la plus avancée.

L'onde se fraye une route,
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher.

QUINAULT.

Ne me laiffez pas fans récompenfe. Apollon a fouvent accordé pour prix, le don de chanter. L'honneur porte les ouvrages à leur plus grande perfection.





IDYLLES DE MOSCHUS.

IDYLLE I.

PRIERE D'UN BERGER.

HESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, je te salue, Etoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée ! Ton éclat l'emporte autant sur les autres astres, que tu le cédes toi-même à la Lune. Comme son arc naissant va bientôt disparoître, prête-moi ta clarté : je vais trouver ma Bergère : je ne sors point pour commettre des brigandages, pour attaquer ceux qui voyagent pendant la nuit. J'aime, il est beau de guider un amant dans ses projets amoureux.

IDYLLE II.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS appelloit à haute voix fon fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins, c'eft mon fils fugitif. Qui m'en donnera des nouvelles, je le récompenferai. Pour prix de votre confidence vous recevrez un baifer de la bouche même de Vénus; mais fi vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteufe, qu'un fimple baifer. Divers fignes font aifément reconnoître cet enfant : on peut le diftinguer entre mille. Sa peau n'eft pas blanche, mais de couleur de feu. Il a l'œil vif, étincelant; le parler doux; l'efprit malin. Ses fentimens ne font jamais d'accord avec fes paroles. Sa voix a la douceur du miel. Eft-il en colère, il devient perfide, féroce & barbare. Il eft fourbe, menteur, cruel même dans fes yeux. Sa tête eft couverte de cheveux épais, ondoyans. L'impudence fiège fur fon front. Quoique fes mains foient très-petites, il lance fort loin fes flèches terribles : les lance même jufques fur les bords de l'Achéron, où il bleffe le Roi des enfers. Son corps eft tout nud, & fon ame eft impénétrable. Aîlé comme un oifeau, il voltige de l'un à l'autre

l'autre fexe, & fe fixe dans les cœurs. Il arme fon petit arc de flèches qui, malgré leur petiteffe, pénètrent jufques dans les cieux. Son carquois d'or eft plein de traits perçans, dont il me bleffe fouvent moi-même. Tout ce qui lui appartient, tout de lui eft redoutable : mais rien ne l'eft plus qu'un petit flambeau, avec lequel il brûle le foleil même. Si vous le rencontrez, liez-le, de peur qu'il ne vous échappe. Soyez fans pitié, s'il pleure ; défiez-vous de fes larmes, elles font trompeufes. S'il rit, referrez fes liens. S'il veut vous embraffer, fuyez : fes baifers font dangereux : fes lèvres font empoifonnées. S'il vous dit, prenez ces armes ; je vous les donne toutes ; gardez-vous d'y toucher. Ses préfens font perfides & brûlans.

Cette Idylle eft très-agréable. Ce brillant tableau de l'Amour eft tracé avec beaucoup d'art, de reffemblance & de vérité. Cupidon pouvoit-il être mieux peint que par Vénus fa mère ?

Perrault, le détracteur des Anciens, dit que cette Idylle eft une des plus agréables Poéfies qui fe foient jamais faites, & qu'elle ne fe reffent point de fon antiquité. Perrault avoit raifon de trouver agréable cette Idylle ; mais fa réfléxion eft abfolument fauffe. Que le préjugé eft aveugle ! C'eft la plus dangereufe maladie de l'efprit.

MÉGARE
ET ALCMENE (1).

IDYLLE III.

O MA tendre mère, pourquoi votre cœur se consume-t-il toujours en soupirs? Les roses de vos joues se sont effacées. Pourquoi m'accabler de votre propre douleur? Est-ce parce que votre fils intrépide souffre sous un lâche, des

(1) Mégare étoit fille de Créon, Roi de Thèbes en Béotie, & épouse d'Hercule. Alcmène, fille d'Electrion, Roi de Mycènes, épousa Amphitrion. Jupiter, pour la tromper, prit la forme de son époux : Heureuse métamorphose pour le Dieu, mais qui ne plairoit pas à coup sûr à toutes les femmes. La jalouse Junon tourmenta Alcmène, pendant sa grossesse. Celle-ci accoucha enfin de deux enfans, d'Eurysthée, fils d'Amphitrion, & d'Hercule, fils de Jupiter. Eurysthée prescrivit à son frère douze travaux, espérant le faire périr; mais Hercule sortit victorieux de toutes ses entreprises.

maux innombrables ; tel qu'un lion généreux, qui feroit foumis à un daim timide. Hélas, pourquoi les Dieux m'ont-ils couverte ainfi d'ignominie ! Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour fous un aftre auffi funefte ! Epoufe infortunée ! j'ai partagé la couche d'un Héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore, & je le refpecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui, & n'éprouva autant de peines, autant de maux. Le barbare perça fes enfans avec l'arc que lui donna Phébus, & avec les traits cruels ou d'une Parque, ou d'Erinnis. Furieux, il fe baigne dans leur fang au milieu de fon palais, leur arrache impitoyablement une innocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés, expirans fous la rage d'un père. Spectacle plus horrible que le fonge le plus affreux ! Malgré leurs cris touchans & réitérés je n'ai pu fecourir mes fils, ces malheureufes victimes d'une mort inévitable. De même que l'oifeau gémit triftement fur la perte de fes petits nouvellement éclos, qu'un ferpent énorme dévore au milieu d'un buiffon épais : leur mère inconfolable, voltige autour de leur nid, pouffe des fons aigus & douloureux, ne peut venir à leur fecours. Elle craint trop d'approcher du monftre redoutable (1). Malheureufe

(1) Cette belle comparaifon a fervi de modèle à celle de Virgile dans le quatrième livre de fes *Géorgiques*. Nous allons effayer de la rendre.

que je suis, c'est ainsi que je déplorois la mort de mes enfans chéris! Egarée, éperdue, furieuse, je courois dans ce palais ensanglanté.

O Diane, puissante Déesse, adorée par les femmes, que n'ai-je péri aveo mes fils, le cœur percé des mêmes trais empoisonnés (1)! Nos parens baignés de larmes, nous auroient placés de leur main paternelle sur un bûcher commun. Après avoir recueilli, & renfermé nos cendres dans la même urne d'or, ils les auroient inhumées dans les lieux qui nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes: ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi, toujours livrée à la douleur, je gémis dans Thyrinthe, consacrée à Junon. Mes larmes ne cessent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant sur la terre, & sur les mers, il supporte des travaux sans cesse renaissans. Son cœur de roche ou de bronze affronte tous les dangers. Pour vous, Alcmène, vous pleurez

---

Ainsi la triste Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier, la perte de ses petits, à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur, après avoir observé leur nid, vient de les en arracher. La mère désolée gémit pendant la nuit sur une branche, pousse des sons douloureux, & remplit tous les lieux d'alentour de ses regrets plaintifs.

(1) Les flèches d'Hercule étoient empoisonnées, depuis qu'elles avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

continuellement & les nuits & les jours : vos yeux font deux fources intariffables. Aucuns de mes parens ne peuvent calmer mes ennuis par leur préfence. Loin de ce palais, ils habitent au-delà de l'ifthme fertile en pins. Je ne puis tourner vers eux mes triftes regards, pour adoucir les tourmens que j'endure. Pyrrha feule me confoleroit : mais hélas ! elle eft elle-même accablée de douleur, à caufe d'Iphicle votre fils (1). En effet les enfans que vous avez eu d'un mortel, ou d'un Dieu, font en butte au fort le plus rigoureux.

Ainfi parla Mégare ; le reffouvenir de fes fils, & de fes parens l'attendrirent : des larmes abondantes coulèrent de fes yeux, inondèrent fon beau fein. Alcmène émue, touchée, verfoit auffi des pleurs, en arrofoit fes joues d'albâtre ; elle pouffe alors un profond foupir, & adreffe à Mégare ce fage difcours.

Mère infortunée, pourquoi rappelez-vous à votre efprit ces triftes objets ? Pourquoi voulez-vous renouveller notre douleur, en retraçant le tableau des malheurs affreux que nous avons pleuré tant de fois ? Contentons-nous des maux qui nous affiègent chaque jour ; pour les calculer tous, il faudroit être naturellement

---

(1) Iphicle, fils d'Amphitrion & d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

porté à la triſteſſe. Cependant prénez courage ; ce n'eſt point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil deſtin. Je vois, ô ma chère Mégare, votre douleur profonde ; je ne puis vous en blâmer, au contraire j'ai pitié de votre état, & je ſuis déſolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proſerpine (1) (puiſſent les parjures être punis cruellement par ces Déeſſes) comme je vous aime du fond de mon cœur, autant que ſi je vous euſſe portée dans mon ſein, & que vous fuſſiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoiſſez une partie de mes ſentimens pour vous : ne dites donc point que je vous vois avec indifférence, parce que mes larmes ſont plus abondantes que celles de Niobé,

---

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybèle. Elle enſeigna l'Agriculture aux hommes, & voyagea quelque tems avec Bacchus. Pluton lui enleva ſa fille Proſerpine, qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère déſolée promena par-tout ſa douleur, & deſcendit enfin aux Enfers, où elle retrouva ſa fille. Proſerpine ne voulut pas ſuivre ſa mère, & quitter le palais de Pluton. Cependant Jupiter promit à Cérès de la faire ſortir, ſi elle n'avoit rien mangé, depuis qu'elle étoit dans les Enfers : mais Aſcalaphe ſoutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton, & qu'elle en avoit mangé ſept grains. Quelques perſonnes donnent un autre ſens aux paroles d'Aſcalaphe. Quoi qu'il en ſoit, Proſerpine paſſa ſix mois de l'année avec ſa mère, & ſix autres avec ſon mari. Cette alternative paroît ſingulière.

à la blonde chevelure (1). Peut-on blâmer une mère qui pleure un fils que le fort perfécute. J'ai fouffert pendant dix mois (2) ; les douleurs de l'enfantement ont été terribles, & m'ont conduite aux portes du trépas. Ce fils eft maintenant fort éloigné de moi, occupé à furmonter de nouvelles difficultés. Infortunée que je fuis, j'ignore fi je le verrai vainqueur de tous les obftacles : de plus, un fonge plein d'horreur m'a effrayée pendant mon fommeil paifible. Je tremble, je frémis que cette vifion finiftre ne menace mes enfans de quelque grand malheur ; j'ai vu mon fils Hercule, une bêche énorme à la main, tel qu'un vil mercénaire. Sans tunique, fans manteau, abfolument nud, il creufoit un large foffé pour fervir de rempart

(1) Niobé, fille de Tantale, & femme d'Amphion. Elle fut mère de quatorze enfans, & eut l'imprudence de fe préférer à Latone. Cette Déeffe irritée, fit périr les enfans de Niobé par les flèches d'Apollon & de Diane.

(2) Les Anciens marquoient ce tems, comme il eft aifé de s'en convaincre par un vers de la quatrième Eclogue de Virgile; de Térence, dans les Adelphes; d'Ovide, dans l'Héroïde de Canacé, & dans fes Faftes ; les Jurifconfultes mêmes s'exprimoient comme les Poëtes. Les Anciens en ufoient peut-être ainfi, ou parce que leurs mois réglés fur le cours de la Lune, étoient plus courts, ou parce qu'ils comptoient le dixième mois comme révolu, quoiqu'il ne fût que commencé. On peut confulter Saint Auguftin, liv. *Evang.* queft. 1, chap. 5.

à une vigne : cet ouvrage achevé, il place sa bêche sur l'endroit le plus élevé, & va reprendre ses vêtemens. Un feu subit & soudain brille sur ce fossé profond ; enveloppe Hercule de tourbillons enflammés. Ce Héros voulant éviter la violence du feu, recule à pas précipités, se sert de sa bêche comme d'un bouclier, l'agite devant lui, & jette ses regards de tous côtés pour se garantir de cette flamme dévorante. J'ai cru voir le généreux Iphicle tomber, en volant au secours de son frère, & rester étendu sur la terre, sans pouvoir se relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans chancelle, & tombe, & demeure immobile, jusqu'à ce que quelqu'un, touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs, lui donne la main, & l'aide à se relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils sans défense ; le sommeil s'est éloigné de mes paupières : & aussi-tôt l'Aurore vermeille a paru. Voilà le songe effrayant qui m'a troublée pendant la nuit : que les Dieux fassent retomber tous ces malheurs sur la tête d'Eurysthée. Puisse mon esprit prophétique lui annoncer des maux inévitables !





EUROPE.

IDYLLE IV.

VÉNUS offrit autrefois à Europe un songe agréable : c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à se dissiper, & l'Aurore à paroître. Un sommeil plus doux que le miel ferme alors doucement les paupières appesanties, délasse les membres fatigués, & repaît les esprits de songes prophétiques. Europe, encore vierge, dormoit au fond du palais de son père Agénor ; elle crut voir en songe deux parties du monde (c'étoit l'Asie & le Continent situé vis-à-vis) se disputer entr'elles à son sujet, sous la forme de deux femmes. Elles paroissoient être, l'une étrangère, & l'autre du pays même; celle-ci réclamoit Europe comme sa fille, disoit qu'elle étoit née dans son sein, & qu'elle l'avoit élevée soigneusement; celle-là entraînoit avec ses bras vigoureux la jeune Princesse, qui ne faisoit aucune résistance. Elle soutenoit que les destins, & Jupiter armé

de son Egide (1), lui avoient annoncé qu'elle posséderoit Europe. Effrayée, tremblante, le cœur ému, la jeune Princesse s'élance de sa couche superbe ; tout ce songe lui paroît véritable ; elle croit avoir encore ces deux femmes devant les yeux : elle garde un long silence, & parle enfin en ces termes :

Quel Dieu m'a envoyé cette vision ? Quel songe vient de troubler mes esprits, au milieu des douceurs du sommeil ? Quelle est cette étrangère que j'ai vue pendant que je dormois ? Combien étoient vifs les sentimens que j'éprouvois pour elle ? Avec quelle tendresse elle m'a accueillie ? Elle me regardoit comme sa propre fille, puissent les Dieux me rendre ce songe favorable !

Europe ayant ainsi parlé, se lève, va chercher ses chères Compagnes aussi jeunes qu'elle ; ayant les mêmes goûts, les mêmes inclinations, une origine illustre ; & partageant tous les divertissemens de la jeune Princesse, soit qu'elle prenne le plaisir de la danse, soit qu'elle cueille dans les prés fleuris le lis odorant, soit qu'elle se baigne dans les belles eaux de l'Anaurus. Elles accompagnent aussi-tôt Europe, tiennent à la main une corbeille pour y déposer les fleurs, & se rendent dans les prairies situées sur le

(1) L'Egide ou le bouclier de Jupiter, étoit couverte de la peau de la chèvre Amalthée, qui l'avoit allaité.

bord de la mer, où elles se rassemblent ordinairement, invitées par les attraits naissans des boutons de roses, & par le bruit des flots. Europe portoit une corbeille d'or, ouvrage merveilleux & admirable de Vulcain ; ce Dieu en fit présent à Lybie, quand elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna ensuite à la belle Théléphaessa, issue de son sang. Celle-ci céda cette corbeille précieuse à la jeune Europe sa fille ; l'or travaillé avec un art infini, offroit plusieurs objets brillans, & qui sembloient respirer. Io, fille d'Inachus, y étoit gravée sous la forme d'une génisse, & ne conservoit aucun de ses premiers traits. D'un pied rapide & impétueux, elle fendoit les ondes, & paroissoit nager. Les flots de la mer étoient d'un sombre azur ; on découvroit sur ses bords escarpés deux hommes qui regardoient cette génisse traversant les flots : Jupiter la caressoit doucement de sa main divine, & la transformoit en femme sur le rivage du Nil, fameux par ses sept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent ; la génisse en airain, & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure ; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts : on voyoit naître de son sang un oiseau magnifique, tout glorieux de l'éclat, de la richesse, de la variété de ses brillantes couleurs ; les plumes de sa queue pompeusement déployée, étoient semblables aux

voiles d'un vaisseau léger, & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes Princesses parurent dans les prairies émaillées, elles folâtrèrent parmi les fleurs, & respirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narcisse odorant; l'autre l'hyacinthe; celle-ci la violette; une autre le serpolet. Plusieurs se livrent de doux combats, pour couper la tête parfumée du souci doré; toute la terre est jonchée, couverte des dépouilles éclatantes des prairies. Europe, en cueillant la rose vermeille & purpurine, ressembloit à une Reine majestueuse; elle brilloit entre toutes ses Compagnes, comme Vénus au milieu des Graces. Cette jeune Princesse ne devoit pas s'amuser encore long-tems à cueillir des fleurs, & conserver sa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eût-il apperçue, que son cœur fut soudain blessé, vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette Déesse seule peut dompter le maître des Dieux. Le fils de Saturne voulant surprendre le jeune cœur de la belle Europe, & en même tems éviter la colère de la jalouse Junon, changea de forme, voila le Dieu, & se transforma en taureau. Il n'avoit rien de commun avec ceux qui, nourris dans les étables, tracent sous le joug avec la charrue de pénibles sillons, ou qui, paissant dans les prairies, traînent avec effort de lourds

chariots ; tout son corps étoit d'un jaune un peu rembruni ; une étoile blanche brilloit au milieu de son front ; ses yeux, d'un bleu naissant, étoient enflammés d'amour ; deux cornes également recourbées armoient sa tête, & formoient un demi-cercle, semblable au croissant de la lune. Jupiter, ainsi métamorphosé, se rendit dans la prairie, & sa présence n'effraya point ces timides Beautés ; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher : l'odeur divine qu'il exhaloit, l'emportoit sur les plus doux parfums des fleurs ; il s'arrête devant la chaste Europe, lui lèche le col, & tache de la gagner par ses caresses. La fille d'Agénor, de son côté, le flattoit, le caressoit de la main, enlevoit de dessus son mufle une écume abondante, & lui donnoit quelques baisers. Il mugit alors doucement ; vous eussiez cru entendre les sons d'une flûte sonore & harmonieuse : fléchissant les genoux devant Europe, il la regardoit tendrement, & lui présentoit sa large croupe. Europe dit à ses jeunes Compagnes, dont les cheveux tomboient à grosses boucles flottantes :

Approchez, mes chères Compagnes, asséyons-nous & folâtrons sur le dos de ce taureau ; ainsi couché, il peut nous porter toutes ensemble : nous serons comme sur un vaisseau : son aspect est doux & agréable ; il ne ressemble point à tous ceux de son espèce ; il est animé, ainsi

que l'homme, par un esprit raisonnable, il ne lui manque absolument que la voix.

A ces mots elle s'assied en riant. Ses Compagnes se disposoient à l'imiter, mais le taureau se lève aussi-tôt, fuit, emporte l'objet de ses désirs, & arrive à la mer dans un instant. Europe tourne ses regards vers ses Compagnes, les appele, & leur tend les bras, mais en vain, elles ne peuvent l'atteindre ; le taureau se précipite dans les flots, nage & s'éloigne avec la vîtesse d'un dauphin. Toutes les Néréïdes sortent de leurs grottes, assises sur le dos des monstres marins, & se rassemblent autour de ce taureau. Neptune, dont la voix est redoutable dans tout l'empire des mers, applanit, calme les flots, & guide son frère dans sa course. Les Tritons, habitans des abîmes profonds, viennent en foule lui faire cortège, font entendre au loin le chant nuptial, avec leurs conques recourbées. Europe assise sur le dos de ce divin taureau, se tenoit d'une main à l'une de ses belles cornes, & abaissoit de l'autre les plis ondoyans de sa robe de pourpre, ensorte que l'extrêmité en étoit mouillée par l'onde blanchissante. Son large voile, enflé par les vents, étoit semblable à une voile de navire, & soulevoit doucement cette jeune beauté : elle étoit déja loin des États de son père. Les rivages battus des flots, & les hautes montagnes avoient entiérement disparu ; elle ne découvroit que l'immensité des cieux, & la vaste étendue de la

mer. Dans cette cruelle poſition, elle promène triſtement ſes regards autour d'elle, & élève ainſi la voix :

Où me portes-tu, divin taureau : qui es-tu ? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds peſans ? Quoi ! tu ne redoutes pas la mer ? les vaiſſeaux voguent légèrement ſur l'onde ; mais les taureaux craignent de s'expoſer ſur la plaine liquide. Quelle boiſſon douce, quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici ? Es-tu un Dieu ? Mais alors, pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un Dieu ? Les dauphins ne marchent point ſur la terre, ni les taureaux ſur les ondes: pour toi tu cours également ſur la terre & ſur les flots ; tes pieds te ſervent de rames ; peut-être planerois-tu auſſi rapidement qu'un oiſeau léger, ſi tu t'élevois dans les airs azurés ? Infortunée que je ſuis, hélas ! j'ai abandonné le palais de mon père ; j'en ſuis à une diſtance infinie, pour avoir ſuivi ce taureau ! J'erre ſeule maintenant ſur les mers d'une manière bien étrange. Puiſſant Neptune, toi qui tiens l'empire de la mer, ſois-moi favorable ! j'eſpère connoître enfin celui qui dirige ma navigation. Puis-je traverſer ainſi les flots humides, ſans le ſecours d'une divinité ?

Ainſi parla Europe : le taureau lui répondit, en ces termes : Prenez courage, jeune Princeſſe, ne redoutez point les flots ; je ſuis Jupiter, quoique vos yeux vous offrent un taureau. Je puis paroître ſous la forme que je veux ; l'a-

mour dont je brûle pour vous, m'a feul engagé à parcourir une auffi vafte étendue de mer : vous allez aborder dans l'ifle de Crète, où j'ai été élevé dans mon enfance ; nous y célébrerons votre hyménée : vous aurez de moi des fils fameux, qui porteront le fceptre fur plufieurs peuples.

Il dit, & tout eft conforme à fes paroles. On découvre déja l'ifle de Crète, & Jupiter reprend fa première forme, détache la ceinture de la chafte Europe ; tandis que les Heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'époufe de Jupiter, & mère d'une poftérité nombreufe.

IDYLLE V.

SON AMOUR POUR LA TRANQUILLITÉ.

LORSQUE les zéphirs foufflent légérement fur les flots azurés, une douce pareffe s'empare de mes efprits. Les Mufes ceffent alors de m'être agréables; le calme délicieux de la mer me plaît davantage : mais quand l'onde blanchiffante mugit horriblement, que les flots font agités, que les vagues mutinées s'élevent à gros bouillons pleins d'écume, je m'éloigne de la mer, & je porte mes regards fur la terre & fur les arbres. La terre dans cet inftant me paroît un

séjour plus sûr ; les forêts épaisses m'enchantent, sur-tout lorsque les vents font résonner les pins élevés. Le pêcheur, il faut l'avouer, mène une vie bien dure & bien pénible ; sa maison, c'est une frêle barque ; ses travaux sont tous sur la mer ; une pêche souvent infructueuse consume tout son tems. Pour moi, couché nonchalamment sous un platane touffu, je goûte les douceurs du sommeil auprès d'une claire fontaine, dont le murmure flatte l'oreille sans l'effrayer.

Ni le marbre, ni l'or ne bordent nos fontaines,
Mais de fleurs la nature en émaille le tour ;
Et le Berger content, sans soucis & sans peines,
Au chant de sa Bergère y danse tout le jour.

CHAULIEU.

IDYLLE VI.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

PAN aimoit Écho sa voisine. Écho étoit enflammée pour un Satyre léger ; ce Satyre ne respiroit que pour la charmante Lydé : c'est ainsi que le capricieux amour les brûloit de ses feux vainqueurs. Autant qu'ils haïssoient l'objet qui les aimoit, autant, par une juste vengeance, ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient, *Aimez ceux*

qui vous aiment, afin que, si vous aimez jamais, vous soyez payés d'un sincère retour. Tel est le conseil que je donne à ceux qui n'ont point encore connu les charmes de l'amour.

ÉPIGRAMME.

L'AMOUR LABOUREUR.

LE cruel Amour déposant arc & flambeau, s'arme d'un aiguillon retoutable aux bœufs, & charge son dos de tout l'attirail d'un laboureur. Il met ensuite sous le joug des taureaux patiens à l'ouvrage, trace des sillons & y seme du bled : alors levant les yeux vers le ciel, il adresse ces mots à Jupiter : *Taureau d'Europe fertilise ces sillons, sans quoi je t'attelle à cette charrue.*





ÉPIGRAMMES DE L'ANTHOLOGIE (1).

ÉPIGRAMME I.

SUR L'AMOUR.

VOULOIR fuir l'Amour, c'est une entreprise inutile; n'ayant que mes pieds pour courir, je ne puis me dérober à cet enfant aîlé, qui me poursuit avec tant de vîtesse.

Les ruisseaux ont une pente
Que leur onde suit toujours.
Une pente plus charmante,
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi sert notre indifférence ?
Leur pouvoir en est plus grand;
Et souvent la résistance,
D'un ruisseau fait un torrent.

LA MOTTE.

(1) Le mot *Anthologie* veut dire choix de fleurs; livre qui ne contient que de jolies pièces. Nous avons aussi notre Anthologie Françoise.

ÉPIGRAMME II.

SUR LE MÊME SUJET.

JE faifois l'autre jour des couronnes de fleurs nouvellement éclofes, & je trouvai l'Amour parmi des rofes vermeilles. Soudain je le faifis par les aîles, & je le plonge dans un verre de vin que j'avale d'un feul trait. Ce petit Dieu, depuis ce moment, eft dans mon fein, & me chatouille doucement avec fes aîles.

Flaté d'une efpérance vaine,
Je m'adreffe enfin à Bacchus.
Bois, me dit-il, bientôt Ifmène
Dans ton cœur ne régnera plus.

J'avale la liqueur célefte,
Que le Dieu même me verfa :
Mais, vain efpoir ! Ifmène refte ;
La raifon feule s'éclipfa.

M. B.



EPIGRAMME III.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

JE cherche le cruel Cupidon : ce matin dès la pointe du jour, il s'est envolé de mon lit. C'est un enfant dont les larmes sont douces, tendres, le rire malin, le babil continuel. Vif, léger, hardi, il porte un carquois sur son dos ailé. Je ne puis dire quel est son père : car ni le ciel, ni la terre, ni la mer ne se vantent d'avoir donné naissance à ce petit audacieux. Tout hait cet ennemi commun. Prenez garde que dans ce moment même, il ne tende des filets pour y prendre vos cœurs. Mais le voici dans son asyle favori. Ah, traître, quoique caché dans les yeux de la charmante Zénophile, tu n'as pu te dérober à mes regards !

Tyran impérieux,
Vainqueur le plus aimable;
Timide, audacieux,
Indulgent, implacable;
Par un charme inexprimable,
Il est dans le même moment,
Cruel, haïssable,
Flateur & charmant.

DE MONCRIF.

ÉPIGRAMME IV.

SUR LE MÊME SUJET.

IL faut, quoiqu'endormi sur le sein de sa mère, il faut vendre ce fourbe & audacieux Amour. Pourquoi le garderois-je plus long-tems ? Ce Dieu malin fait sentir cruellement ses mortelles blessures. Il pleure, & rit en même-tems : babille sens cesse. Il est encore hardi, téméraire, cruel, farouche, & sans nulle tendresse même pour sa mère. Son œil est vif & perçant : c'est un prodige en tout. Il faut donc que je le vende promptement. Si quelqu'un prêt à faire voile, veut acheter cet enfant, qu'il s'avance. Mais le voilà tout en pleurs : le traître ! il me conjure tendrement de lui pardonner. Eh bien, je ne te vendrai pas, ne crains rien : tu resteras auprès de ma chère Zénophile, tu vivras avec elle.

« En même-temps j'apperçus l'enfant Cupi-
» don, dont les petites aîles s'agitant le fai-
» soient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût
» sur son visage la tendresse des graces, & l'en-
» jouement de l'enfance, il avoit je ne sai quoi
» dans ses yeux de perçant qui me faisoit peur ;

» il rioit en me regardant, ſon ris étoit malin, » moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or » la plus aigue de ſes flèches : il banda ſon arc... » d'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus » doux, plus aimable, plus ingénu, & plus » gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, » flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne » pouvoit donner que du plaiſir : mais à peine » s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on ſentoit » je ne ſai quoi d'empoiſonné : l'enfant malin » & trompeur ne careſſoit que pour trahir : & » & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il » avoit fait, ou qu'il vouloit faire..... On » vous auroit parlé en vain des trahiſons de » l'Amour qui flatte pour perdre, & qui, ſous » une apparence de douceur, cache les plus » affreuſes amertumes. Il eſt venu cet enfant » plein de charmes parmi les ris, les jeux, » & les graces....

TÉLÉMAQUE.

ÉPIGRAMME V.

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE.

Nous ne pouvons goûter les plaiſirs & les délices de l'Amour, que pendant cette vie paſſagère. Quand nous aurons franchi l'Achéron, jeune beauté, il ne reſtera de nous que quelques oſſemens, & un peu de pouſſière.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illuſtre, ou ſans nom,
Chez l'impitoyable Pluton,
Le tems rapide nous emporte.
Du Monarque du ſombre bord,
Tout ce qui vit, ſent la puiſſance;
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTTE.

ÉPIGRAMME VI.

SUR UN BAISER.

UNE fille charmante, adorable, me donna l'autre ſoir un baiſer amoureux avec ſes lèvres vermeilles & odorantes. Ce baiſer voluptueux, étoit du pur nectar : toute ſa bouche en effet exhaloit les plus doux parfums. Je ſuis maintenant ivre d'amour; j'ai bu, j'ai ſavouré ce baiſer délicieux.



ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME VII.

NULLE POMPE FUNEBRE.

N'ALLUMEZ point des feux sur ma tombe. Pour ces froides colonnes ; ne les ornez point de guirlandes, & ne brûlez point de Parfums : c'est une dépense vaine & inutile. Si vous voulez m'offrir quelques présens agréables, que ce soit pendant que je respire encore. En versant du vin sur ma cendre ; loin de l'enivrer ; vous n'en feriez qu'un peu de boue ; & de plus les morts sont insensibles à tous ces honneurs.

Quand on a passé l'onde noire ;
Adieu le bon vin, nos amours :
Dépêchons-nous de boire ;
On ne boit pas toujours.

MOLIERE.

ÉPIGRAMME VIII.

L'AMOUR ET BACCHUS VAINQUEURS.

J'ARME mon cœur de raison contre l'Amour, je suis sûr de la victoire, s'il est seul

contre moi. Quoique mortel, je combattrai contre ce Dieu : mais si Bacchus vient à son secours, alors que pourrai-je moi seul, contre ces deux divinités ?

ÉPIGRAMME IX.

A DÉMOCRATE.

Bois, & te divertis, Démocrate : nous ne boirons pas toujours, & nous ne goûterons pas éternellement les plaisirs de cette vie. Ornons de fleurs nos têtes, & parfumons-nous, avant que les autres viennent rendre à nos tombeaux ces stériles honneurs. Je veux, pendant que je respire, je veux que toutes mes veines ne soient remplies que de vin ; mais je consens qu'après ma mort un déluge d'eau pénètre & inonde toutes les parties de mon corps.

ÉPIGRAMME X.

RIEN DE TROP.

Je ne désire point des campagnes couvertes de riches moissons, ni des trésors, & des biens aussi immenses que ceux de Gygès. Je

ſouhaite, ô Macrinus, une fortune médiocre, qui puiſſe ſuffire à mes beſoins. Rien de trop, voilà ma deviſe : rien de trop, voilà ce qui m'enchante.

Si je ne loge en ces maiſons dorées,
Au front ſuperbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe paît des tréſors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.

Ainſi vivant, rien n'eſt qui ne m'agrée,
J'ois des oiſeaux la muſique ſacrée,
Quand au matin ils béniſſent les cieux,
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroſer nos prés délicieux.

Que de plaiſirs de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémouſſant des ailes,
Mille baiſers ſe donner tour à tour :
Puis tout ravi de leur grace naïve,
Dormir au frais d'une ſource d'eau vive,
Dont le doux bruit ſemble parler d'amour.

Douces Brebis, mes fidèles compagnes,
Haies, buiſſons, forêts, prés & montagnes,
Soyez témoins de mon contentement....

Ces vers de l'Abbé Desportes sont fort beaux, quoiqu'on y rencontre quelques mots surannés. La strophe où il peint les deux Colombelles est charmante : on ne peut rien lire de plus naturel, & de plus délicat : c'est un coup de pinceau digne de la touche gracieuse de l'Albane.

ÉPIGRAMME XI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

BUVEZ, & livrez-vous à la joie ; personne ne connoît le lendemain. L'œil des mortels ne peut lire dans l'avenir. Ne travaillez point, restez tranquille (1). Goûtez les plaisirs, autant qu'il est en vous : goûtez les douceurs du sommeil, & les délices des festins ; que toutes vos actions annoncent un être mortel. En effet un point imperceptible sépare la vie de la mort. Semer de fleurs tous les instans de sa vie, c'est se roidir contre la pente qui conduit au tombeau. Quand vous mourrez, vous n'emporterez rien, un autre possédera toutes vos richesses.

(1) Laissez-moi, Philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire ;
Et de penser tranquillement.
M. l. C. d. B.

Ami, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort
A conſerver une ame égale.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe;
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans les riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure,
Endort les ſoins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laiſſeras aux tiens
Tes palais, ton vaſte domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne feront plus tes biens.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XII.

A UNE MAITRESSE.

Vous avez les charmes de Vénus, les lèvres de la persuasion, la fraîcheur & l'éclat du printems, la voix de Calliope, la prudence & la sagacité de Thémis, les mains de Minerve : vous êtes enfin une quatriéme Grace.

ÉPIGRAMME XIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Rhodocle est aussi orgueilleuse qu'*elle* est belle, & quand je la salue, la cruelle me regarde avec hauteur & dédain. Si je suspends des couronnes de fleurs à sa porte, elle *les* arrache, & les foule à ses pieds. O rides, ô vieillesse inexorable, venez promptement faner tous ses charmes, & la rendre moins fière.

Le tems d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère,
Dont les charmes sont si doux.

Rousseau.

ÉPIGRAMME XIV.

SUR LE MÊME SUJET.

SI tu t'enorgueillis de ta beauté, considère avec quel éclat passager la rose fleurit (1). Elle se fane dans un instant, & soudain elle est confondue avec les choses les plus viles. Les fleurs & la beauté ont la même durée; le temps envieux les flétrit également.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et Rose elle a vécu, ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALHERBE.

(1) « Tel qu'une fleur, qui, étant épanouie » le matin, répand ses doux parfums dans la » campagne, & se flétrit peu à peu vers le soir; » ses vives couleurs s'effacent, elle languit, » elle se desséche, & sa belle tête se panche, » ne pouvant plus se soutenir. »

TÉLÉMAQUE.



ÉPIGRAMME XV.

SUR LE MÊME SUJET.

Je t'envoye, charmante Rodocle, une couronne de fleurs brillantes que j'ai cueillies moi-même. Elle est composée du mêlange agréable de jeunes boutons de roses, de lis, d'anémones fraîches, de tendres narcisses, & de douces violettes. Ne sois point orgueilleuse, lorsque tes cheveux seront ornés de cette couronne : car la beauté, telle qu'une fleur printannière, brille, se fane, & se ternit soudain.

Les roses nouvelles,
Pour paroître belles,
N'ont dans leurs printems,
Que quelques instans :
Pour plaire comme elle,
L'amour n'a qu'un tems.

DANCHET.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence & finit vos destins ;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XVI.

SUR UNE BREBIS ALLAITANT UN LOUVETEAU.

J'ALLAITE malgré moi ce jeune loup : l'imprudence aveugle de ce Berger m'y contraint. Ce nourriſſon cruel, devenu plus grand à l'aide de mon lait, ſera pour moi un ennemi redoutable. Les bienfaits ne peuvent jamais changer le naturel.

ÉPIGRAMME XVII.

VAIN PRÉSAGE.

J'ÉTERNUAI dernièrement près d'un tombeau : je crus que, comme je le déſirois, ce préſage m'annonçoit la mort de ma femme. Vain eſpoir ! les vents ont emporté mon ſouhait & mon éternument : ma femme, vrai fléau de mon repos & de ma vie, jouit de la meilleure ſanté.



Voici une Épigramme Françoife, fameufe par fa fimplicité, & par fa naïveté.

Ci-gît ma femme, ah! qu'elle eft bien!
Pour fon repos & pour le mien!



ÉPIGRAMME XVIII.

LE VRAI BONHEUR.

Heureux qui te regarde; trois fois heureux qui t'écoute. Te donner un doux baifer, c'eft être demi-Dieu: te ferrer entre fes bras, c'eft jouir de l'immortalité!



ÉPIGRAMME XIX.

LA JEUNE ERATO.

La jeune & tendre Erato, inondée d'un torrent de larmes, a prononcé ces dernières paroles, en ferrant entre fes bras fon père qu'elle adore. O mon père, ma vue s'obfcurcit, le fombre voile de la mort eft étendu fur mes yeux; les forces m'abandonnent; mon ame s'envole; je ne fuis déja plus.

ÉPIGRAMME XX.

SUR UNE GROTTE.

Étranger, viens t'affeoir au pied de ce rocher, tout invite à prendre du repos. Les doux zéphirs agitent légèrement les feuilles des arbres. Les flots rafraîchiffans d'une claire fontaine, arrofent l'intérieur de cette grotte charmante. Les voyageurs accablés de la chaleur, ne peuvent trouver un afile plus propre à réparer leurs forces épuifées.

EPIGRAMME XXI.

SUR UNE JEUNE FILLE.

Je pleure amèrement la jeune beauté que je n'avois pu fléchir. Plusieurs Amans l'avoient désirée pour Épouse, & l'avoient demandée à son père. Sa prudence égaloit ses charmes : rien n'étoit plus parfait. Vain espoir ! le cruel destin vient de tromper toutes les espérances, en précipitant cette jeune fille dans les ombres du trépas.





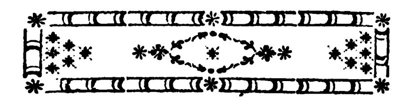
MORCEAUX
TRADUITS
DE CATULLE.

Quare habe tibi quidquid hoc libelli eſt,
Qualecunque, quod, ô patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne ſeclo. CATULLE.

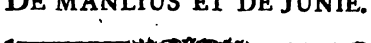
LES Anciens ont compoſé des Épithalames charmans, & bien ſupérieurs à tous nos Épithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur, je vais mettre ſous ſes yeux la traduction de pluſieurs morceaux de l'*Épithalame* de *Manlius* & de *Junie*. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés, & qui ſoit rempli des mêmes agrémens. Tout y eſt peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs, ſi rares dans notre langue, embelliſſent cet Épithalame, & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts, je ſens que je ne rendrai pas toute la délicateſſe, tous les charmes de l'original. Je

ne puis donner qu'une ébauche, qu'une eſtampe de ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la ſuite de cet Épithalame, la traduction de quelques autres pièces du même Auteur.

Caïus Valérius Catulle naquit la cent ſoixante-onzième Olympiade, dans la peninſule de *Sirmion*, auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illuſtre, & avoit poſſédé autrefois des biens conſidérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité, & devint opulent dans la ſuite, comblé des bienfaits des Romains les plus diſtingués par leur naiſſance, & par leur richeſſe. Il s'acquit une réputation brillante dans la Capitale du Monde, dans un tems où les grands Hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Rome 696. Toutes ſes Poéſies ſont excellentes. On eſtime ſur-tout ſes Épigrammes. Ses vers ont toujours été diſtingués par leur délicateſſe, par cette élégante ſimplicité, & par ces graces que la nature ſeule peut donner. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon aimable naïveté, que ſes vers charmans, ne fuſſent pas ſouillés par une licence trop cynique quelquefois d'expreſſion.



ÉPITHALAME DE MANLIUS ET DE JUNIE.



CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ÉTOILE du foir paroît, jeunes gens, fortez de table! Vefper fi long-tems attendu, répand déja du haut de l'olympe une foible lumière. Il eft tems de quitter les feftins. La jeune époufe va paroître. L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens. Quittez auffi la table. L'Aftre qui annonce la nuit fait briller fes feux: il n'en faut plus douter. Regardez ces jeunes Gens: ils font déja bien loin. Ce n'eft pas fans deffein. Ils vont chanter les premiers:

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis, la victoire ne sera pas facile. Remarquez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'est pas en vain. Pour nous, détournés par des objets étrangers, nous serons sûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de soins. Recueillez au moins vos esprits dans cet instant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous soyons prêts à leur répondre.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Astre plus cruel que toi étincelle dans les cieux, ô Hespérus ! tu arraches impitoyablement du sein de sa mère une jeune Vierge. Malgré tous ses efforts, tu l'arraches d'entre les bras maternels, pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Que les ennemis pourroient-ils faire de plus barbare dans une ville prise d'assaut !

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

. . . .
. . . .

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin, ne craint ni la dent des troupeaux, ni

le tranchant de la charrue ; devient l'objet des baisers amoureux des zéphirs ; est vivifiée par les feux bienfaisans du soleil, croît, arrosée par une pluie féconde : elle excite les désirs des jeunes Filles, & des jeunes Garçons : mais lorsqu'elle est cueillie, & qu'elle a perdu sa fraîcheur, elle cesse d'avoir des charmes pour eux. Telle une Vierge est chère aux siens, tant qu'elle conserve sa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieuse, les jeunes Gens cessent de la trouver aimable, & ses compagnes de la chérir.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

La vigne qui naît isolée dans un champ aride, ne s'élève jamais d'elle-même : jamais elle ne produit des raisins doux & parfumés. Ses ceps languissans succombent sous leur propre poids, & se courbent vers la terre. Bientôt l'extrémité de ses branches rampe au niveau de ses racines. Aucuns Vignerons ne la cultivent : elle n'est point labourée par les taureaux. Mais si par hasard elle est mariée à l'ormeau : alors elle est cultivée, & labourée. C'est ainsi qu'une fille vieillit solitaire & abandonnée, tant qu'elle fuit le joug de l'Hymen, & qu'elle ne met pas à profit ses beaux jours. Si elle forme au contraire d'heureux liens, à l'âge indiqué par la

nature, elle devient dès-lors plus chère à son époux, & moins indifférente à ses parens . . .

. . . .

O fils d'Uranie, qui habites l'Hélicon, toi qui livres une jeune fille dans les bras d'un époux, ô Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée; ceins ton front de fleurs odorantes: prends le voile nuptial. Viens ici plein de joie. Que ton pied, blanc comme l'albâtre, soit couvert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégresse accours; chante à haute voix l'hymne nuptial; frappe légèrement du pied la terre; agite dans ta main ton flambeau.

La chaste Junie est semblable à Vénus quand elle quitta les bois Idaliens, & parut aux regards du Berger de Phrygie, juge de sa beauté.

Elle est telle qu'un jeune myrte fleuri, dont les Hamadryades font leurs plus chères délices, & qu'elles arrosent des pleurs de l'Aurore.

Hymen, viens dans ces lieux: quitte les grottes du rocher d'Aonie, que la Nymphe Aganippé baigne de ses ondes rafraîchissantes.

Amène l'Épouse désirée dans le palais du nouvel Époux. Enchaîne son cœur par l'amour

le plus vif, comme le lierre serpentant embrasse l'arbre qui le nourrit.

. . . .
. . . .

Ouvrez les portes, la jeune Épouse s'avance, Les flambeaux font briller leurs feux resplendissans. Mais vous tardez trop : le jour s'enfuit. Paroissez donc, jeune Épouse.

La pudeur ingénue retarde ses pas. Ses pleurs redoublent, parce qu'il faut qu'elle s'avance. Mais vous tardez trop : le jour fuit ; paroissez donc, jeune Épouse.

Junie ressemble à la fleur d'hyacinthe qui s'élève dans un jardin émaillé de différentes fleurs précieuses, & cultivé par un riche possesseur.

. . . .
. . . .

Comme les branches flexibles de la vigne s'enlacent autour des arbres voisins ; de même Manlius te pressera sur son sein enflammé : mais le jour fuit : paroissez donc, jeune Épouse.

. . . .
. . . .

Heureux Époux, il t'est maintenant permis d'approcher. Ta jeune Épouse est dans la couche nuptiale. Sa bouche blanche & vermeille ressemble au lis, à la rose, & au pavot doré.

Le nouvel Époux n'a pas moins de charmes. (J'en prend ici tous les Dieux à témoins). Vénus l'a comblé de toutes ses faveurs : mais le jour fuit : avancez, ne tardez pas.

. . . .
. . . .

Celui qui entreprendroit de savoir le nombre de vos tendres caresses, calculeroit plutôt les sables de la Lybie & les astres qui étincellent au milieu de la nuit.

Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y oppose : ayez promptement des enfans aimables : il ne convient pas qu'une famille aussi ancienne, soit sans rejettons, qu'il en naisse toujours d'âge en âge.

Quel plaisir de voir sur le sein de sa mère chérie, un jeune Torquatus, tendre ses mains délicates vers son père ; lui sourire agréablement avec ses petites lèvres à demi-closes (1).

(1) Quel image naïve ! quel tableau ressemblant ! Comme tout est dans la nature : le Poëte ne nous peint pas l'enfant, il nous le montre effectivement entre les bras de sa tendre mère. On voit ce sourire doux & enfantin, ces petites lèvres entr'ouvertes : comme les diminutifs du Latin sont charmans. Tous les vers de cet Epithalame sont coulans, harmonieux, & les comparaisons du plus beau choix. C'est ainsi que l'on forme de plusieurs fleurs suaves & odoriférantes, un bouquet, digne d'approcher du sein de la charmante Thémire.

Puisse-t-il ressembler tellement à son père Manlius, que les étrangers le connoissent aussitôt pour son fils! qu'une ressemblance parfaite annonce la chasteté de sa mère!

. . . .
. . . .

AU MOINEAU DE LESBIE.

HEUREUX Moineau, délices de ma Lesbie; mon amante a coutume de badiner avec toi. Elle te cache dans son sein; te présente le doigt, quand tu le desires: t'agace; provoque tes coups de bec redoublés. Cette Lesbie qui cause mes plus doux transports, se livre avec toi, à je ne sais quels jeux délicieux, afin de charmer un peu sa douleur & ses ennuis. Que ne puis-je comme elle, fortuné Moineau, jouer & folâtrer avec toi, pour calmer les feux brûlans de mon amour, & dissiper les cruelles inquiétudes de mon ame. Ces jeux seroient aussi agréables pour moi, que le fut pour la légère Athalante la pomme d'or qui lui fit goûter enfin les douceurs de l'Hymen (1).

(1) *La pomme d'or qui dénoua la ceinture liée depuis long-tems*: telle est la traduction littérale. Le vers latin fait allusion à la coutume des Filles Grecques & Romaines qui portoient une ceinture, tant qu'elles restoient Vierges: l'époux la délioit le jour de leur mariage.

Fortuné paſſereau, ton ſort eſt trop heureux!
Tu fais tous les plaiſirs de ma jeune maîtreſſe;
Elle-même t'excite à becqueter ſans ceſſe
Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude;
Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur;
Il ramène à propos le calme dans ſon cœur,
Et bannit pour un tems ſa tendre inquiétude.

Ah! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis preſſans,
De jouer avec toi comme fait cette belle!
Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvois ſoulager les maux que je reſſens!

Que j'oublîrois bientôt le tourment que j'endure!
J'aurois plus de plaiſir qu'Athalante autrefois,
N'en eut au doux moment, où réduite aux abois,
Pour ſon heureux vainqueur elle ôta ſa ceinture.

M. Rigoley de Juvigny.

Chapelle a composé des Stances pour le Moineau de Climène. Elles ſont très-agréables. L'amour & la jalouſie ont inſpiré cette jolie pièce.

Petit Moineau, délices de Climène,
Qui l'amufez pas fauts & tours badins,
Chaffez, mordez galans bruns & blondins,
Que Cupidon à fes genoux amène.

A mes rivaux livrez guerre traîtreffe;
Becquetez-les fur-tout, quand leur tendreffe
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.

Daignez fervir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène, & gardez fes appas;
Quoique ne fois difert tant que Catule,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.

Si méprifez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos foins:
Bifcuits friands je vous promets, du moins
Vous vous tiendrez à cette offre certaine:
Bien je connois votre morale faine.

Sages Moineaux, toujours folidité
Fixe vos goûts; plaifir feul vous anime,

Il faut jouir, c'est-là votre maxime;
Dogme chez nous follement contesté.

. . . .
. . . .

Et vous, Moineau, confident de mes feux;
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chassez, mordez mes rivaux dangereux;

Par cris perçans, par insulte soudaine;
Interrompez leurs discours amoureux;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le recit de mes feux.

A LESBIE.

Les Dieux ne sont pas plus heureux, & même le sont beaucoup moins (s'il est possible) que le mortel fortuné, qui, assis près de toi, peut te regarder, t'entendre, & te voir lui sourire avec douceur. . . . . Sitôt que je t'apperçois, ô ma Lesbie, mon ame se trouble, & s'égare: je perds la voix: un feu brûlant coule dans mes veines. Je n'entends qu'un bruit confus, & mes yeux se couvrent d'un nuage épais.

Cette Ode est calquée sur l'Ode de Sapho à son amie. La copie est au-dessous de l'original, & ne peut souffrir la comparaison.

A LA

A LA MÊME.

VIVONS pour nous aimer, ô ma chère Lesbie, ſans nous embarraſſer des vains murmures de la vieilleſſe chagrine. Le ſoleil ſe couche, & peut ſe lever le lendemain : mais quand nos jours rapides ſe ſont envolés, nous ſommes enſévelis dans une nuit éternelle. Donne-moi mille baiſers; enſuite cent, mille autres enſuite, encore cent, encore mille, & puis cent. Lorſque tu m'en auras accordé pluſieurs mille, nous les confondrons tous enſemble, de peur que nous en ſachions le nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie, en apprenant que nous nous ſommes donnés autant de baiſers.

Ne vivons que pour nous aimer,
Et laiſſons murmurer la vieilleſſe ennemie ;
Occupons-nous ſans ceſſe, ô ma chère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.

L'Aſtre qui répand la lumière,
Finit & recommence également ſon cours ;
Mais quand la mort nous frappe, hélas ! c'eſt pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit ;
Donne-moi cent baisers ; donne-m'en mille encore
Confondons-les ensemble, & que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous séduit.

Qu'un impénétrable mystère
Jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux :
Que son flambeau seul les éclaire !

Dans nos tendres embrassemens,
Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui respire ;
Jaloux de nos baisers, un témoin peut nous nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer, c'est vivre, ô ma Lesbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais ;
Et donnons à l'Amour, jaloux de ses bienfaits,
Tous les momens de notre vie.

M. Rigoley de Juvigny.

SUR LA MÊME.

Lesbie me dit toujours des injures : elle ne peut se taire sur mon sujet. Je veux mourir, si Lesbie ne m'aime.. Quelle en est la preuve ? . . .

Je la maudis tout le jour, & cependant je veux périr, si je ne brûle pour elle. J'aime & je hais. Pourquoi cela, m'allez-vous demander : je n'en sais rien ; mais je le sens, & je suis cruellement tourmenté.

Philis dit le diable de moi :
De son amour & de sa foi,
C'est une preuve assez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'est que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdument.

Le Comte de Bussi-Rabutin.

SUR LA MÊME.

Ma Lesbie dit qu'elle aime mieux s'unir à moi qu'à tout autre ; qu'à Jupiter lui-même, quand il le désireroit. Elle le dit : mais il faut écrire sur l'aîle des vents, & sur les flots rapides, ce qu'une maîtresse promet à son amant passionné.

Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Desportes : elle est simple, aisée, d'une naïveté charmante : on croiroit qu'elle a été composée par Chapelle & Bachaumont, par la Fare ou Chaulieu,

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé,
Et moi sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus, beauté si légère,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs, je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coutume,
Caressez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si-tôt ne se vira:
Nous verrons, Bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux! que vous êtes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne peut vous aimer tant que moi;
Et celle que j'aime vous passe,

tendres feuillages pour tes Agneaux ! Jouis des biens que tu possèdes, sans désirer un objet qui te fuit ! Tu trouveras peut-être une autre Galatée, & même encore plus belle ! Plusieurs jeunes Bergéres veulent folâtrer avec moi pendant la nuit. Lorsque j'y consens, elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc que j'aye encore quelque mérite.

C'est ainsi que Polyphème adoucissoit son amour par ses chants & ce remède étoit plus sûr & plus efficace, que l'or & les richesses.

IDYLLE XX.

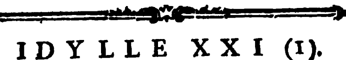
L'Amour piqué par une Abeille (1).

Dulcia sic tristi semper sunt mixta dolore.
Tincta voluptatis gaudia felle nocent.

Un jour une Abeille irritée blessa l'Amour qui déroboit le miel de sa ruche, & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu ressent de la douleur : sa main se gonfle : il frappe du pied la

(1) Cette Idylle a déja paru dans ma *Nouvelle Traduction d'Anacréon*, &c. où je la compare avec l'Ode de ce Poëte sur le même sujet ; mais c'est ici sa véritable place.

terre, court vers sa mère, lui montre sa blessure, & se plaint de ce qu'un petit insecte, comme l'Abeille, cause de si grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en souriant, ne ressembles-tu pas aux Abeilles ? Quoique petit, quelles blessures ne fais-tu point ?



IDYLLE XXI (1).

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté seule, ô Diophante, éveille l'industrie : c'est elle qui nous excite au travail.

(1) Cette Idylle est d'une simplicité admirable : c'est dans son genre un chef-d'œuvre. Cependant M. de Fontenelle n'en faisoit pas grand cas, & c'est peut-être le plus bel éloge de cette pièce. Voici comme s'exprime le Détracteur des Anciens : « Deux Pêcheurs qui ont » mal soupé, sont couchés ensemble dans une » méchante petite chaumière, qui est au bord » de la mer. L'un réveille l'autre pour lui dire » qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson » d'or ; & son compagnon lui répond qu'il ne » laisseroit pas de mourir de faim avec une si » belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une » Idylle ? » Oui, assurément ! puisque cette même Idylle fera toujours les délices des personnes de goût par tous les détails qu'elle renferme, & qui sont puisés dans la Nature, cette source du vrai & du beau. Il ne faut pas juger d'un tableau simplement par le sujet, mais par la manière dont il est exécuté. C'est le dessin, c'est le coloris qui annoncent le grand Peintre.

Les inquiétudes importunes ne permettent pas en effet aux Artisans de dormir. Dès que ces hommes laborieux se livrent un instant au sommeil pendant la nuit, les soucis les assiégent aussi-tôt, les troublent & les réveillent.

Deux vieux Pêcheurs dormoient ensemble sur un lit d'algue desséchée, dans une cabane couverte de chaume, & construite de branches & de feuillage. Ils avoient auprès d'eux tous les instrumens de leur profession, de petites corbeilles, des roseaux, des hameçons. des filets, des lignes, des seines, des labyrinthes d'osier, des lacets, une peau de brebis & une vieille barque sur des rouleaux : leur tête étoit appuyée sur un bout de natte, sur leurs habits & leurs bonnets. C'étoient-là tous les instrumens de ces Pêcheurs : C'étoient-là toutes leurs richesses. Ils n'avoient aucun vase de terre ; pas même un chien. Tout cela leur paroissoit superflu, inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur seule compagne : ils n'avoient pas un voisin : mais la mer venoit baigner doucement de ses flots leur humble chaumière. Le char de la Lune n'avoit pas encore fourni la moitié de sa carrière, que l'amour du travail éveilla ces deux Pêcheurs. Pendant qu'ils s'efforçoient de chasser le sommeil de leurs paupières, ils eurent ensemble cet entretien.

ASPHALION.

Ami, tous ceux qui ont souteau que les nuits

étoient les plus courtes dans les plus longs jours d'Été, ont voulu nous en impofer. J'ai déja eu plufieurs fonges, & cependant l'Aurore ne paroît point encore. Me ferois-je trompé ! Que fignifie ce prodige ? Ou bien, les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire ?

NAUCRATÈS.

Afphalion, tu te plains à tort des beaux jours de l'Été : le cours des Saifons n'a point changé ; mais les inquiétudes, en interrompant ton fommeil, t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

ASPHALION.

N'as-tu pas appris à interpréter les fonges ? J'en ai eu des plus avantageux il faut que je t'en faffe part : nous partageons notre pêche ; il eft jufte que nous partagions également tous nos fonges. Perfonne n'a plus d'efprit que toi, & il faut beaucoup d'intelligence pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps : que peut-on faire en effet, lorfqu'on eft couché fur des feuilles au bord de la mer, & que l'on dort difficilement fur un lit auffi dur ? L'efprit doit néceffairement être toujours occupé.

NAUCRATÈS.

Raconte-moi le fonge que tu as fait cette nuit. Découvre tout à ton Compagnon.

De beauté, d'amour & de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera:
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.

SUR QUINCTIA ET LESBIE.

Quinctia paroît belle à plusieurs; pour moi je la trouve blanche, grande & droite: voilà ce que je pense. Ces qualités prises séparement ont de la beauté; mais je nie que l'ensemble en soit beau: en effet nuls charmes dans un si grand corps; pas une seule grace dans une si grande personne. C'est Lesbie qui est belle; & d'autant plus charmante, qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMS.

Déja le Printems ramène de douces chaleurs: déja les vents fougueux de l'équinoxe se taisent, & le souffle délicieux du zéphir leur succède. Catulle, abandonnons les plaines de la Phrygie, & les campagnes fécondes de la brûlante Nicée? Volons vers les villes fameuses de l'Asie; déja mon esprit enflammé brûle du désir de voyager: déja cette passion fait renaître la vigueur dans mes pieds impatiens. Adieu donc, douce société

de mes amis ; différens chemins nous reconduiront diversement dans nos maisons, que nous avons quittées tous ensemble, pour de longs voyages.

SUR LA MORT DE SON FRERE (1).

En proie à la douleur, consumé par un chagrin continuel, il m'est impossible, mon cher Hortalus, de cultiver les neuf savantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux, mon esprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frère vient de franchir le fleuve redoutable du Léthé. Je n'entendrai donc plus tes discours, ô mon frère, toi que je chérissois plus que la vie! Désormais je ne jouirai plus de ton aimable présence! Ah! malgré les cruels destins je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers tristes & lugubres..... ô mon frère, tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux! En mourant, tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaisirs, toutes les délices que je goûtois au sein de l'amitié & de la tendresse fraternelle, tout s'est évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Étude & les Muses.....

(1) J'ai réuni les vers que soupire Catulle sur la mort de son frère dans deux pièces différentes. L'une est adressée à Hortalus, & l'autre à Manlius.

SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

PLEUREZ, Graces, Amours, & vous Amans tendres & sensibles. Le Moineau de ma Lesbie est mort: ce Moineau, les délices de ma Lesbie, & qu'elle aimoit plus que ses yeux. Il étoit si doux! il connoissoit Lesbie, comme une jeune fille connoît sa mère. Il étoit toujours sur son sein, ou voltigeoit amoureusement autour d'elle, & ne faisoit entendre ses doux accens, que pour sa seule maîtresse. Il erre maintenant dans ce chemin ténébreux, d'où l'on ne revient point. Je vous maudis, ombres funestes des enfers, qui dévorez tout ce qui est charmant. Vous m'avez enlevé un Moineau si aimable! quelle barbarie! infortuné passereau! les beaux yeux de ma Lesbie sont gonflés, & rouges des pleurs que tu lui fais verser.

Pleurez, Graces, pleurez Amours:
Le Moineau chéri de Lesbie,
Vient de finir ses heureux jours:
Les Dieux lui portoient trop d'envie!

Elle l'aimoit plus que ses yeux;
Il étoit si beau, si fidelle!
Mille baisers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.

Si quelque fois il voltigeoit,
Un ſigne, la moindre careſſe
Tout auſſi-tôt le ramenoit
Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.

Mais, hélas ! cet aimable oiſeau
Deſcend ſur le ſombre rivage.
Parque inhumaine, ton ciſeau
De l'amour a détruit l'ouvrage.

Inflexible Divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare :
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuſe nuit du Tartare.

O toi, qui faiſois les plaiſirs
De ma chère & tendre Lesbie,
Quoi ! tu meurs ! ſes pleurs, ſes ſoupirs
Ne peuvent te rendre à la vie !

Oiſeau digne d'un meilleur ſort,
Objet de l'amour le plus tendre !
Vois quels regrets cauſe ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre !

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Fin du premier Volume.

